UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04329 4982

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/dixannesdapost00brug

XVIII 3

BIBLIOTHECA

TRANSFERRED

RAPPORT

DE

DIX ANNÉES D'APOSTOLAT

AU PUNDJAB.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Dix Années d'Apostolat

AU

PUNDJAB

(INDES ANGLAISES).

Mission confiée aux

FRÈRES-MINEURS CAPUCINS

DE

BELGIQUE.

AUX AMIS ET BIENFAITEURS

DE LA

MISSION.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BRUGES,

Ch. Ryckbost-Monthaye,

Imprimeur-Éditeur,

Rue du Puits aux Oies, 41.

1900.

HOLY REDEEMER LIBRARY WINDSOR
TRANSFERRED

A NOS CHERS BIENFAITEURS.

La Mission de Lahore pendant ses dix premières années d'existence.

DIX années se sont écoulées depuis que le 15 Novembre 1888, un décret pontifical annexait à la province Belge des Capucins, la Mission de Lahore. Il est tout naturel, après une si longue période, que la pensée du missionnaire se reporte en arrière pour mesurer le chemin parcouru, et retirer de ses essais d'apostolat des leçons d'expérience et des encouragements précieux pour l'avenir. Mais, ce que, dans ce court aperçu des travaux apostoliques réalisés en ces dix années, nous désirons surtout mettre sous les yeux de nos chers bienfaiteurs, c'est la réelle et précieuse coopération, qu'ils ont si généreusement apportée à cette œuvre de propagation de notre Ste Foi au sein de peuplades infidèles. Nous voudrions, par le simple exposé des faits accomplis dans la fondation d'institutions qui sont leur œuvre autant que la nôtre, qu'ils soutiennent et encouragent toujours de leur bienveillante

charité, leur témoigner publiquement la reconnaissance dont les missionnaires et les âmes régénérées par leurs soins sont animés envers eux. Aussi consolant qu'impérieux, ce devoir s'imposait encore à notre charge d'administrateur responsable des aumônes versées entre nos mains.

Mais, demandera-t-on, peut-être, quel bien s'est donc réalisé dans cette contrée lointaine, d'où nos missionnaires nous ont adressé des appels si pressants pour voler au secours de leur pauvreté et les aider à donner des âmes à Jésus-Christ?

C'est ce que nous nous proposons d'exposer dans ces quelques pages, qu'après Dieu, premier Auteur de tout bien, nous leur dédions de tout cœur. Heureux si par ce modeste hommage nous pouvions payer quelque peu la dette immense de gratitude que nous avons contractée envers eux. Nous serions encouragés en même temps que rassurés pour l'avenir, si par ces pages nous avions la douce consolation de resserrer et de développer davantage encore les relations cordiales et sympathiques, qui les attachent désormais à la Mission de Lahore, où la religion de Jésus-Christ en est encore à son berceau.

Les trois premiers Évêques du diocèse de Lahore.

LES FONDATEURS

du diocèse de

LAHORE.

SA Sainteté Léon XIII, glorieusement régnant, mû par une sollicitude vraiment paternelle pour le salut de tant de millions d'âmes disséminées sans pasteur le long des bords du Gange et de l'Indus, se proposait depuis longtemps de fractionner le vaste Vicariat Apostolique de l'Hindoustan, dont la superficie s'étendait depuis Chandernagore, près de Calcutta, jusqu'à Peshawar, à l'extrême frontière du Pundjab. Ce fut le 26 Février 1887 que le décret établissant les nouvelles divisions ecclésiastiques de l'Inde, fut solennellement publiée à Allahabad, décret par lequel Agra fut déclaré siège métropolitain, avec Allahabad et Lahore comme suffragants. Le diocèse de Lahore ne date donc que de quelques années et cependant, depuis son érection canonique, trois évêques en ont déjà occupé le siège, Il convient, pensons-nous, avant d'aborder le rapport des travaux apostoliques entrepris sous leur prudente administration, que nous donnions quelques détails biographiques sur les deux premiers vénérés prélats.

MGR. SYMPHORIEN MOUARD. — Le 1r Évêque du nouveau diocèse fut l'illustre et regretté Mgr. Symphorien Mouard, Français d'origine. Il naquit

à Sombernon, dans le diocèse de Dijon, le 22 Novembre 1828. Après avoir heureusement terminé ses études au séminaire de la même ville, où il laissa un impérissable souvenir de piété et de bonté, le jeune séminariste se sentit poussé par la grâce vers l'Ordre des Capucins ; il y fut reçu en l'année 1851. Son noviciat s'écoula dans les sentiments de la plus grande ferveur, et il fit profession de la vie séraphique le 8 Septembre de l'année suivante.

Il passa successivement par les différents cours d'études préparatoires à la prêtrise, et se distingua toujours par un profond esprit de piété. Devenu prêtre, son cœur fervent se tourna naturellement vers ces contrées lointaines où tant d'âmes se perdent, alors qu'il ne s'y trouve personne pour leur rompre le pain de vie. Il résolut de se dévouer à cette œuvre, mais hélas ! sa santé délicate, minée déjà par un commencement de phtisie, l'arrêta. Toutefois, lorsque Mgr Persico, Vicaire Apostolique d'Hindoustan, se rendit en France pour recruter des sujets, le P. Symphorien fut un des premiers à s'offrir.

A l'objection que sa faible poitrine ne résisterait pas longtemps au climat : « Allons, mon cher ami, » lui répondit le prélat d'un air moitié enjoué et moitié prophétique, « que cela ne vous inquiète guère ; je vous promets longue vie dans les Indes ; là, il n'y a pas de poitrinaires. »

Et le jeune apôtre fit voile vers les Indes. L'évènement confirma la prophétie : il passa 31 années dans les rudes labeurs de l'apostolat, qu'il avait inauguré dans la Mission d'Agra.

Cependant Mgr Jacopi, qui succéda à Mgr. Benedict en qualité de Vicaire apostolique d'Hindoustan et devint ensuite le premier Archevêque d'Agra, ne tarda pas à apprécier les belles qualités du Père Symphorien. Bien que jeune encore, il n'hésita pas à le mettre à la tête du collège St. Pierre à Agra et à lui confier la direction des religieuses de la Congrégation de Jésus et de Marie. Ce collège acquit, par la suite, grâce à sa sage administration, une réputation universelle, qui en fit, pendant de longues années, un des premiers établissements de l'Hindoustan. Malgré les occupations absorbantes du rectorat, le Père Symphorien trouvait encore le temps de semer la bonne parole dans les âmes des infidèles et des protestants. Mais ce fut surtout en 1872, à l'époque où le choléra moissonna des milliers de victimes, que le zèle du Père Symphorien se manifesta d'une façon vraiment héroïque. Oublieux du danger, on le vit circuler dans les rues d'Agra où gisaient les malheureux cholériques, ramassant ceux qui pouvaient encore être transportés, et les faisant conduire aux hôpitaux improvisés à cet effet ; il parvint ainsi à sauver un grand nombre de ces pauvres victimes.

Ajoutons ici encore une mention spéciale pour les centaines d'enfants que, dans ces circonstances lamentables, il régénéra à Jésus-Christ « in articulo mortis », par les eaux du baptême. Ce dévouement et cette abnégation le désignèrent au choix du Souverain Pontife, lorsque les îles Seychelles, confiées aux soins des religieux Capucins de la Province de Savoie, réclamèrent un nouveau Pasteur.

Consacré évêque le 28 Octobre 1882, le nouveau Vicaire Apostolique quitta, non sans émotion et sans regrets, la terre indienne, où tant de souvenirs l'attachaient, et il s'embarqua pour sa nouvelle destination.

Là encore, Mgr. Mouard se dévoua au bien des âmes et à la gloire de Dieu avec tant de zèle qu'après six ans d'administration et d'apostolat, il eut la consolation de voir presque toute la population des îles convertie au catholicisme.

Le moment n'était plus éloigné où l'Église de Lahore aurait la gloire d'inaugurer la liste de ses prélats par la nomination de celui qui avait laissé aux Indes de si profonds regrets et d'inoubliables souvenirs.

Lorsqu'en 1889, le Souverain Pontife créa le diocèse de Lahore, son choix tomba sur Mgr. Mouard, qui, après une absence de six années, eut la consolation de revoir la terre, témoin des prémices de sa vie apostolique. Hélas ! ses forces physiques délabrées, brisées par les travaux et l'influence néfaste du climat des tropiques, ne lui permirent pas de réaliser les vastes projets qu'il avait conçus, pour faire sortir le nouveau diocèse de l'état lamentable de pauvreté et de dénûment où il le trouva à son arrivée, au mois d'Août 1888. Soucieux d'ouvrir une mission pour les indigènes, de créer des écoles, de fonder un séminaire pour le recrutement d'un clergé indigène, il n'eut que le temps d'esquisser les grandes lignes du plan qu'il méditait et d'en demander, par de ferventes prières, la réalisation

au Père des miséricordes. Exténué par une longue maladie, il demanda et reçut les saints sacrements avec cette piété sincère et profonde dont il avait fait preuve toute sa vie, et s'endormit dans le Seigneur à Lahore le 14 Juillet 1890. Son passage, quoique court à Lahore, fut cependant marqué par un évènement de la plus haute importance pour l'avenir religieux du diocèse.

Il eut le bonheur de présider le premier Synode diocésain, et de laisser aux continuateurs de son œuvre de précieux conseils et des règles sûres, où, dans le doute, ils pourront toujours puiser la lumière nécessaire et, dans leurs incertitudes, une sage direction. En vérité, nous pouvons dire de lui, comme du sage de l'Écriture sainte : « DEFUNCTUS ADHUC LOQUITUR ! » Il n'est plus et cependant il nous parle encore; il nous parle et nous parlera toujours, par le témoignage de sa prudence, de sa sagesse et de son zèle apostolique.

MGR. EMMANUEL VAN DEN BOSCH.— Le veuvage de l'Église de Lahore ne fut pas de longue durée, et le 20 Novembre de la même année, le St. Siège nous consola de la perte du pieux prélat par la nomination d'un successeur qui devait hériter de sa piété et de sa paternelle sollicitude. Mgr. Van den Bosch fut nommé par lettres apostoliques datées du 20 Novembre 1890. Né à Anvers (Belgique), le 18 Juin 1854, il commença et continua ses études durant quelques années chez les RR. PP. Jésuites de cette ville; mais des circonstances impérieuses

étant survenues, il fut forcé de les interrompre et de rentrer dans sa famille. Cependant les semences de piété et les germes de vocation que Dieu avait déposés dans son âme, ne s'éteignirent pas, au contraire, à l'ombre du foyer domestique; le goût de la vie religieuse ne fit que grandir et augmenter en lui. A l'âge de 19 ans, il alla frapper à la porte du couvent des Capucins, et sollicita humblement la faveur de pouvoir revêtir la bure franciscaine. Son désir se réalisa et, peu après, il fut reçu au noviciat. Ses progrès dans la piété marchèrent de pair avec ceux qu'il fit dans toutes les branches de la science ecclésiastique ; car Dieu avait doué le jeune lévite d'une intelligence claire et d'un jugement droit. Le Père Emmanuel ayant cultivé, dès ses premières années de noviciat, un vif désir d'aller au loin travailler au salut des païens, les missions étrangères devinrent le but de sa vie religieuse et sacerdotale.

Lorsqu'en décembre de l'année 1879, il reçut l'onction sainte, et s'essaya sous la direction de ses supérieurs au travaux du ministère, il fut classé, dès le début, au rang des meilleurs ouvriers évangéliques. Mais bientôt, il eut en vue de préluder à d'autres travaux plus âpres, plus difficiles qu'il espérait entreprendre pour la gloire de Jésus-Christ et pour le salut des âmes. L'occasion tant désirée parut s'offrir en 1884. Mgr. Pesci, Évêque d'Allahabad, au retour de sa visite au tombeau des Apôtres, fit un voyage en Belgique dans le but de recruter, sur cette terre si féconde en généreux dévouements, des ouvriers pour sa vigne. Le Père Emmanuel vit, dans

cette circonstance, l'appel de Dieu. Malgré des difficultés qui auraient brisé un courage moins trempé que le sien, s'arrachant aux étreintes de ses bien-aimés confrères, résistant aux instances de ses supérieurs qui voyaient à regret partir un sujet qui promettait beaucoup pour l'avenir, il suivit le pauvre Évêque missionnaire et s'embarqua pour les Indes. Il fut incorporé dans la mission d'Allahabad.

Mgr. Pesci ne tarda pas à constater qu'il avait fait une heureuse acquisition. Confiant dans les brillantes qualités du jeune apôtre, il le chargea de l'importante station de Luchnow, où par sa bonté, son dévouement et son zèle dans le ministère, le P. Emmanuel s'attira le respect et l'attachement des catholiques et même des protestants. Une blessure pourtant faisait saigner son cœur. En quittant la Province et ceux qu'il aimait tant dans le Seigneur, il souffrait cruellement de ne pouvoir montrer sa reconnaissance envers celle qu'il considérait comme sa seconde mère. Tout en répondant à l'appel de Dieu, il aurait voulu en même temps se dépenser dans une mission qui fût reliée directement à la Mère-Province. La Belgique, à cette époque, n'avait point encore reçu du St. Siège la charge de pourvoir à une Mission.

Dieu ne devait pas tarder à exaucer ses vœux. Un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande annexa, le 15 Novembre 1888, la Mission de Lahore à la province Belge des Capucins. Aussitôt le Père Emmanuel se mit en relations avec ses Supérieurs Généraux pour obtenir son transfert dans cette nouvelle Mission. Sa demande fut accordée, et

déjà il y arriva le 20 Janvier 1890. Il occupa successivement les postes de chapelain de la pro-Cathédrale, de Supérieur Régulier, de pro-administrateur du Diocèse à la mort de Mgr. Mouard, titre qu'il conserva jusqu'à sa nomination au Siège Épiscopal de Lahore, le 20 Novembre 1890. Son Excellence Mgr. Ajuti, Délégué Apostolique des Indes Orientales, en tournée de Délégation à Lahore, accepta avec joie de consacrer le nouveau Pontife. La cérémonie eut lieu dans la pro-Cathédrale de Lahore, le 18 Janvier 1891. Le représentant du St. Siège fut assisté par Sa Grandeur Mgr. Pesci et par le T. R. P. Brouwer, Préfet apostolique du Cachemire et du Kafiristan. Ses premiers soins, comme Évêque, furent de se rendre compte par lui-même des nécessités urgentes du Diocèse, auxquelles son regretté prédécesseur n'avait pas eu le temps de remédier. Après une visite détaillée des différentes stations, où s'exerçait déjà le zèle des missionnaires, il partit pour l'Europe. Son dessein était de collecter les ressources pécuniaires et d'obtenir de nouveaux sujets pour réaliser les vœux de feu Mgr. Mouard. La joie de son retour dans le diocèse fut de courte durée, car le 2 Mai 1892, le Souverain Pontife l'appela au Siège Archiépiscopal d'Agra, devenu vacant par la mort de Mgr. Jacopi.

Il quitta le 1r Août de la même année, un champ qu'il promettait de défricher avec tant de succès pour le salut des âmes, et fut intronisé à Agra le 4 du même mois. Si court qu'eût été son passage à Lahore, c'est à son zèle que l'école de St. Antoine

et la colonie chrétienne de Mariabad doivent leur origine. Sa Grandeur tint à Agra, en son Palais Archiépiscopal, les assises du Ir Concile Provincial qui s'ouvrit le 1r Janvier 1894 sous la présidence de Mgr. Zaleski, Délégué Apostolique des Indes Orientales.

Mgr. GODEFROID PELCKMANS. — Au départ de Sa Grandeur Mgr. Emmanuel pour son nouveau siège, le T. R. P. Godefroid, son Vicaire Général, prit en mains l'administration du diocèse. Le 2 Juin 1893, il fut élevé à l'Épiscopat et nommé au siège de Lahore. Le sacre du nouvel évêque eut lieu le 13 Août 1893, à Simla, situé dans l'archidiocèse d'Agra. Simla est le siège du Gouvernement des Indes pendant la saison chaude. Il reçut l'onction épiscopale des mains de son illustre prédécesseur, assisté de Mgr. Pesci et du T. R. P. Bertrand, Préfet Apostolique de Rajpoutana. Son intronisation dans la pro-Cathédrale de Lahore eut lieu le 20 du même mois, au milieu de la joie générale du clergé et des fidèles. Nous n'anticiperons pas sur les détails de son administration comme évêque ; le rapport que nous offrons à nos bienfaiteurs concernant les œuvres qu'il a fondées ou réédifiées sur des bases plus solides, les renseignera suffisamment.

Les Missionnaires du diocèse de Lahore, en 1897.

CHAPITRE PREMIER.

LAHORE

§ I. — La pro-Cathédrale de l'Immaculée Conception.

LA pro-Cathédrale de Lahore, dédiée à Marie Immaculée, fut construite en l'année 1861 par le R. P. Michel-Ange Jacopi, à cette époque missionnaire à Lahore, et devenu, lors de la proclamation de la Hiérarchie aux Indes, le premier Archevêque d'Agra. Elle est, dans l'ordre d'ancienneté, la première parmi les églises du diocèse actuel. La population catholique dans le Pundjab, à cette période du Vicariat d'Hindoustan, était fort restreinte; aussi fut-elle bâtie uniquement pour répondre aux besoins de la situation d'alors : ses dimensions n'ont donc pas celles d'une Cathédrale. Elle a dû cependant en tenir lieu du moment que Lahore devint résidence épiscopale. Les privations de toute espèce que s'imposa le pauvre missionnaire pour recueillir les 20,000 francs, que nécessita la construction de cette église, auront déjà reçu, nous l'espérons, leur récompense dans le Ciel, puisque depuis plusieurs années le saint missionnaire a quitté cette terre pour entrer dans la maison de son éternité. Une constitution moins robuste que celle du Père Michel-Ange n'aurait pu

résister au régime austère et frugal auquel il s'astreignit pendant deux ans, et ce uniquement afin d'arriver à doter la station de Lahore — qui était loin alors d'avoir l'importance qu'elle a acquise depuis — d'une demeure convenable pour abriter le Dieu de l'Eucharistie. Il paya les 20000 francs, que coûta l'édifice, du fruit de ses économies et au moyen de divers dons qui lui vinrent même de la part de quelques protestants anglais. Aujourd'hui le nombre de catholiques a décuplé; Lahore est devenue la capitale d'une immense province, ainsi que le siège du Gouvernement provincial et, en 1888, le Souverain Pontife Léon XIII, en a fait le centre d'une juridiction ecclésiastique en y établissant le siège épiscopal. Les circonstances ont donc considérablement changé, et malgré tout, la construction de briques et de terre glaise, recouverte d'un plâtrage de chaux, reste toujours la même et, malgré son extrême pauvreté, elle a dû se prêter jusqu'ici aux exigences des fonctions pontificales, au grand détriment du prestige que celles-ci sont appelées à apporter au culte divin. Le contraste douloureux et frappant que présente ce bâtiment plus que modeste à côté des superbes monuments d'architecture que le culte païen des Hindous a élevés et élève encore tous les jours à ses faux dieux, des mosquées grandioses que le fanatisme de l'Islam a érigées à l'infâme Mahomet, et de la belle cathédrale gothique dont la population protestante s'enorgueillit fièrement et qui n'a pas coûté moins de 816,000 francs, encore qu'elle soit inachevée; ce contraste, dis-je, n'a pas échappé à l'œil vigi-

lant et au zèle ardent de ceux qui, au nom du Souverain Pontife; sont chargés de veiller à l'honneur et à la gloire de la Sainte Église Catholique dans ce pays. Mais hélas ! que faire ? La pénurie dans laquelle végétait la Mission de Lahore, lorsque les Pères Capucins de Belgique en prirent possession, fit nécessairement rentrer dans l'ombre le projet trop vaste et trop coûteux d'édifier un monument qui pût décemment porter le nom de Cathédrale. Il fallut se borner à améliorer ce qui existait. C'est ainsi que Mgr. Pelckmans remplaça graduellement les autels grossiers en briques, simplement recouvertes de chaux, par des autels en marbre, et plaça dans l'église de belles statues, de la célèbre école allemande, représentée par la maison Mayer et Cie. Sa Grandeur orna également le sanctuaire de plaques en marbre, et renouvela entièrement en belles dalles bleues tout le pavé de l'église. L'ameublement de celle-ci gagna encore et surtout par les différentes stations d'un superbe chemin de croix, œuvre d'art, pouvons-nous dire, peinte à l'huile et envoyée directement de Paris.

Le R. P. Fabien, le si zélé et si populaire chapelain de la pro-Cathédrale, apporta, lui aussi, un heureux changement dans l'intérieur de l'église, changement qui rehaussa énormément le cachet religieux si nécessaire à la maison de Dieu. Les bancs qui servaient de prie-Dieu aux fidèles étant démodés et tout à fait vermoulus, il les remplaça par de petites stalles en bois, complètement neuves et élégamment sculptées.

Toutefois Mgr. Pelckmans ne perdait pas de vue le projet caressé dès le commencement par ses illustres prédécesseurs, Messeigneurs Symphorien Mouard et Emmanuel Van den Bosch, et qui consistait dans la construction d'une nouvelle Cathédrale; ils lui avaient en quelque sorte légué la charge de le mettre à exécution. Un pas immense vers ce but vient enfin d'être fait; après neuf ans d'attente, un large terrain situé au centre de la ville européenne de Lahore, a été acquis par Sa Grandeur. et c'est là que s'élèvera la future Cathédrale, dès que les fonds nécessaires pour jeter les bases de ce bel édifice auront été recueillis. Les plans en sont dressés.

L'acquisition vraiment providentielle de ce terrain spacieux a permis à Sa Grandeur de réaliser trois autres projets qui le préoccupaient depuis longtemps: doter le Diocèse d'un collège et d'un orphelinat pour l'éducation des jeunes gens européens et eurasiens, ainsi que d'une résidence pour l'évêque, destinée en même temps aux différents usages auxquels elle est nécessairement appelée à servir, c'est-à-dire, aux réunions synodales, aux conférences ecclésiastiques, aux retraites annuelles, etc.

§ 2 — L'Orphelinat et le Couvent des Sœurs de Jésus et de Marie.

Nous ne pouvons passer sous silence une œuvre, qui a rendu beaucoup de services à la Mission dès son origine ; nous voulons parler du couvent des Sœurs de la Congrégation de Jésus et de Marie de Lyon,

situé dans l'enclos voisin de celui de la pro-Cathédrale. Ce couvent et celui de Sialkot étaient les seules institutions que la Mission possédait, lorsque les Pères Capucins Belges en prirent la direction en 1889. Quelques mots sur l'origine de cette maison montreront comment, avec la confiance en Dieu, la bonne graine se développe, malgré les difficultés et les obstacles. La fondation du couvent de Lahore remonte à l'année 1876. Elle est due au zèle et à l'activité de Mgr. Jacopi, alors Vicaire Apostolique d'Hindoustan. Mgr. fut vaillamment secondé par la Révérende Mère St Xavier, supérieure provinciale de la Congrégation aux Indes.

Cette digne religieuse vint présider à l'installation de la nouvelle communauté, qui se composait de la Mère St. Fabien, supérieure, de la Mère Ste. Dosithée, (toutes deux décédées depuis), et de deux autres jeunes sœurs. La petite caravane partit incontinent d'Agra, le 17 Novembre 1876. Les fondements du couvent avaient été jetés quelque temps auparavant, et à l'arrivée des sœurs, les murs s'élevaient à peine à quelques pieds du sol. Mais le Père Candide, chapelain de Lahore, faisant preuve d'un dévouement tout apostolique, ne voulut pas les laisser sans asile : il céda gracieusement sa maison aux nouvelles venues, et s'en fut loger provisoirement dans une demeure délabrée, située à une distance de 15 minutes de la pro-cathédrale. Les religieuses ouvrirent une école, dont les débuts furent bien difficiles : très peu d'enfants s'y rendirent, malgré les pressantes exhortations du chapelain. Ce

qui aggrava encore la situation, ce fut l'absence totale de ressources pécuniaires et la négligence des parents à payer régulièrement les frais d'écolage. Toutefois, la petite communauté, confiante dans les soins de la Providence, s'estimait heureuse de pouvoir partager avec Jésus et Marie les privations de la pauvreté évangélique. Les choses en vinrent à ce point que parfois les religieuses manquèrent complètement de pain, tout l'argent ayant été employé à subvenir aux nécessités de l'école. Mais la foi et la confiance de la bonne Mère St. Fabien en la Divine Providence étaient sans limites ; et la façon merveilleuse dont Celle-ci se manifesta, prouve avec quelle sollicitude Elle veillait sur les pauvres épouses de Jésus-Christ. Quelques faits mettront mieux en lumière les évènements. Dans les commencements de l'année 1878, les dépenses ayant absorbé jusqu'au dernier centime de la maison, la Révérende Mère réunit la petite communauté ; montrant sa bourse vide, elle y plaça une petite statuette de St. Joseph. Puis elle dit avec sa bonhomie habituelle : « Mes enfants, prions ensemble notre « bon Père » (comme elle avait coutume de L'appeler), afin qu'Il nous envoie un prompt secours. » Ce fut avec ferveur que les religieuses se joignirent à leur mère ; et le même soir, pendant la récréation, l'on remettait entre les mains de la supérieure trois billets de banque : c'étaient les arriérés que des parents envoyaient en payement de la pension de leurs filles.

Dans une autre occasion, à la fête de St. François d'Assise, la supérieure appela une des sœurs

avant la messe, et l'envoya prier à l'église le séraphique protecteur de la pauvreté de leur venir immédiatement en aide. Il y avait urgence, car la mère avait besoin d'une certaine somme d'argent avant la fin du jour ; mais grandes étaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, la foi et la confiance de ces fondatrices du couvent de Lahore.

La messe terminée, la sœur reconduisait les enfants de l'église au couvent, lorsqu'une dame vint en toute hâte lui remettre un petit paquet, s'excusant de ne pouvoir faire une visite à la supérieure et d'avoir tardé si longtemps à payer la pension de sa fille. La bonne religieuse, surprise, courut porter l'argent à la mère, qui constata avec joie qu'elle disposait de la somme dont elle avait besoin. Un fervent « Laudate Dominum » s'éleva de leurs cœurs vers le Père des pauvres, en reconnaissance du bienfait.

Au mois d'Avril 1879, les bâtiments du nouveau couvent étant suffisamment prêts, les religieuses et les enfants y furent transférés. De nouvelles épreuves, endurées avec la même résignation, attendaient encore la communauté. L'installation était loin de répondre aux exigences scolaires ; de plus une grande partie du mobilier classique, cédé provisoirement aux sœurs par le chapelain, dut lui être remise pour ouvrir un externat de garçons. Quelques mois plus tard, le choléra éclata à Lahore. Dans le village situé au N.-E. de l'enclos du couvent, appelé le village des « balayeurs, » la mort fauchait chaque jour de nombreuses vic-

times. Mais Dieu veillait sur ses privilégiées et, fait digne de remarque, aucun cas fatal ne se déclara dans l'enceinte de l'école, où par les soins vigilants de la Mère St Thaddée, toutes les précautions sanitaires possibles avaient été prises. Aucune des pensionnaires ne fut retirée de l'école, et les externes continuèrent à fréquentr les classes, malgré la panique générale qui avait provoqué l'exode de presque tous les habitants de Lahore.

Vers la fin de l'année 1880, la Supérieure prit une mesure décisive qui fit entrer l'école dans une nouvelle phase et la garantit, en partie du moins, contre les incertitudes du lendemain. Grâce à l'intervention du Père Symphorien Mouard, recteur du collège d'Agra, la mère St. Thaddée réussit à faire agréer l'institution par le gouvernement.

Après les premiers examens passés devant l'inspecteur des écoles européennes pour le Pundjab, un subside mensuel de 150 roupies fut accordé, et ce à la grande satisfaction des religieuses, qui commencèrent à se rassurer et virent briller l'aurore de jours meilleurs. Les difficultés qu'elles avaient éprouvées, paraissaient vaincues ; en outre, Dieu les récompensa d'une façon spéciale de leurs luttes et de leurs labeurs, en leur accordant la joie de voir, de 1877 à 1881, huit de leurs élèves protestantes reçues dans le sein de l'Église catholique et six autres de leurs pupilles, quitter le monde et ses espérances pour partager le dévouement et les sacrifices de leurs nobles maîtresses et mères.

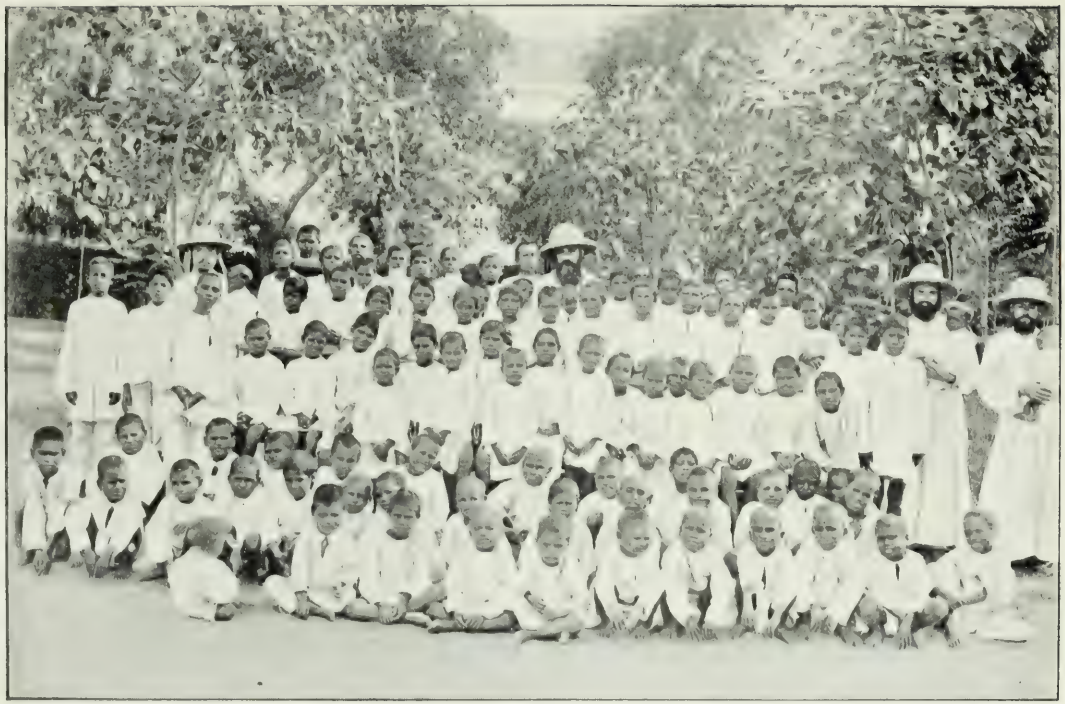
La Révérende Mère St. Thaddée s'endormit dans

le Seigneur; sa perte fut pleurée aussi vivement par les protestants que par les catholiques, tant elle avait su, par ses hautes vertus, se concilier l'estime et l'affection de tous. La Mère St. Fabien fut de nouveau appelée au poste qu'elle avait si courageusement occupé dans les débuts difficiles de la fondation; elle travailla, avec les ressources laissées par la Mère défunte, à améliorer les bâtiments du pensionnat. Quelque temps auparavant le Pundjab avait été séparé d'Agra et constitué en Préfecture Apostolique. Mgr. Paul Tosi administra toute la partie du Nord-Ouest de l'Hindoustan jusqu'au moment, où par la proclamation de la Hiérarchie des Indes, Lahore fut érigée en diocèse. Les bonnes sœurs eurent alors l'immense consolation d'accueillir comme leur premier Évêque, Mgr. Symphorien Mouard, qui avait été pendant de longues années à Agra, leur père, leur guide et leur soutien. C'était en mars 1889. Quelques jours après, arrivèrent les premiers missionnaires capucins de Belgique, à qui la Congrégation de la Propagande avait confié le diocèse de Lahore. A leur entrée, l'école, malgré ses treize années d'existence, n'avait encore d'inscrits sur ses listes que 24 enfants, la plupart indigents, c'est-à-dire à la charge complète de l'institution. Tous les efforts et le zèle des différents chapelains qui se succédèrent à Lahore pendant les dix ans d'apostolat dont nous faisons rapidement l'histoire, eurent pour but d'arracher, dans la mesure du possible, le plus grand nombre de filles catholiques à la misère et aux dangers de perdre la foi. Ils ouvrirent large-

ment les portes de cette institution bienfaisante, même aux enfants de parents appartenant à des confessions dissidentes. Dieu récompensa bien souvent le zèle de ses apôtres.

Sous l'action de leur dévouement, toujours en éveil pour secourir toutes les misères, quantité d'enfants trouvèrent la voie du salut et échappèrent, grâce au bienfait d'une éducation chrétienne, à une existence vouée d'avance au vice dans ce milieu cosmopolite, immoral et empesté de Lahore. Les rangs grossirent, la fréquentation des classes prospéra, au point qu'à l'heure présente, 125 filles suivent régulièrement les cours, parmi lesquelles 80 sont logées et nourries à l'établissement. De ce nombre, les deux tiers sont orphelines, ce qui augmente beaucoup les besoins du couvent dont toutes les ressources, en dehors du subside peu important que le Gouvernement alloue chaque mois, émanent de la seule charité; car, il ne faut guère compter sur la rentrée, très irrégulière d'ailleurs, des frais de pension et d'éducation provenant de quelques parents solvables.

Les bâtiments ont reçu pendant ces dix années, plusieurs extensions considérables, nécessaires à tous les points de vue, et notamment pour assurer l'enseignement des différentes branches imposées par le programme du Gouvernement. Une magnifique salle pour les réceptions et les séances musicales et dramatiques a été ajoutée à l'aile principale. Signalons encore l'érection d'un « bungalow » situé à l'ouest du couvent; cette annexe, composée de trois chambres, fut occupée pendant quelque temps par l'or-



Groupe d'enfants de l'Orphelinat de Saint-François.

phelinat de St. Joseph destiné aux pauvres filles indigènes, et transféré depuis dans les nouveaux locaux situés « Thornton Road ». Le nombre des pensionnaires pourrait être facilement doublé, s'il y avait moyen de les loger convenablement. Nous espérons qu'avec l'aide de Dieu, il nous sera possible d'agrandir bientôt cette institution si utile à notre jeunesse catholique, et ce dans des proportions telles que le pensionnat soit à même d'offrir un asile et une retraite à deux cents enfants au moins. Faxit Deus!

§ 3. — L'Orphelinat de St. François d'Assise.

L'orphelinat pour les garçons indigènes est situé à quelques pas de la pro-cathédrale et dans le même enclos. Quelques détails sur l'origine et les progrès de cette œuvre apostolique, due entièrement à la charité et au zèle des pères capucins belges, nous paraissent dignes d'être notés. Une circonstance, en apparence bien insignifiante, fit surgir l'idée de fonder un orphelinat de St. François. En 1893, le frère Constant d'Assche, qui, pour être réuni à ses confrères belges, avait obtenu de Rome son changement de la Mission d'Agra pour celle de Lahore, arrivait de Mussoorée, accompagné de trois petits orphelins noirs, arrachés à la misère sur la voie publique : « Voici mon cadeau à la Mission belge », nous dit-il, en les présentant.

Il n'y avait à Lahore, à cette époque, ni orphelinat, ni école pour les indigènes, et le projet d'en établir n'avait pu encore germer dans la pensée

des nouveaux religieux, à peine installés en cette ville. Le « cadeau » du frère Constant parut donc les embarrasser; mais celui-ci plaida si éloquemment la cause des trois petits malheureux qu'il avait lui-même baptisés et instruits dans les premières vérités de la Foi, que Mgr. Pelckmans, alors administrateur du Diocèse, se décida à les accepter.

Une installation des plus primitives fut le point de départ d'une fondation qui compte à présent près de cent orphelins. Nul, évidemment, ne songeait à contester la nécessité d'une telle œuvre; mais les ressources manquant complètement alors, en rendaient l'existence fort précaire.

Le bon frère, lui, ne consultait que sa charité. Aux diverses objections qu'on lui fit, il répondit en s'en allant tout simplement sur la voie publique, ramasser quelques autres enfants pauvres, estropiés ou aveugles, qu'il ramena triomphalement en s'écriant : « Ils ont une âme comme les autres, Dieu ne les refusera pas au banquet préparé par Lui dans le Ciel, si nous en formons de bons chrétiens ? » La cause était gagnée, et l'œuvre fut fondée.

Il ne faut pas s'imaginer toutefois qu'il soit aisé de se procurer, en ce pays, de ces petits malheureux. Ce n'est pas comme en Chine. Oh non ! Cela se passe tout autrement au Pundjab : l'Hindou est profondément attaché à sa progéniture ; de plus, il sait pratiquer la philanthropie envers les abandonnés.

Sans doute, l'intérêt personnel et le fanatisme ne sont pas étrangers à cet empressement à recueillir l'orphelin. Il n'en est pas moins vrai pourtant

qu'il est rare de rencontrer un enfant entièrement délaissé ; l'adoption est un fait très commun parmi les Hindous et les Mahométans. Les deux premiers évêques, Messeigneurs S. Mouard et E. Vanden Bosch, avaient donc vu leurs tentatives d'ouvrir un orphelinat de garçons frappées de stérilité. On ne leur donnait pas d'enfants, même à prix d'argent. Mais à mesure que la mission se développait, les chances de gagner de nouvelles recrues s'augmentaient. Parlant la langue indigène plus couramment, mieux initiés aux us et coutumes du peuple, nos missionnaires purent se mettre en rapport avec les habitants des cités et des bazars, refuge ordinaire des infortunés ; ils acquirent une connaissance plus profonde des misères de la classe pauvre, et furent ainsi à même de saisir les rares occasions qui leur étaient offertes pour arracher au vice l'une ou l'autre de ces épaves perdues dans le tumulte des cités orientales.

Lorqu'en février 1893, le T. R. P. Godefroid prit en mains l'administration du diocèse, il s'efforça de faire sortir l'institution de la condition précaire où elle végétait. Il destina aux orphelins un petit « bungalow » s'élevant derrière la pro-cathédrale et les installa très convenablement dans les trois petites chambres qui composaient tout l'édifice. Le R. P. Lievin fut rappelé de la mission de Sialkot, et placé à la tête de l'institution naissante, à laquelle, depuis lors, il a consacré toute son énergie et tout son cœur. Dieu ne pouvait manquer de bénir ce dévouement. Le premier soin du R. P. fut d'augmenter le

petit troupeau. A tout prix, il lui fallait des brebis ; il en eut, et des plus malheureuses.

Avec l'aide d'agents dévoués qui parcouraient les bazars, la cité de Lahore et même les villages circonvoisins, il se vit bientôt à la tête d'une douzaine de vagabonds qui n'avaient aucune idée de Dieu, et pour qui la discipline et la soumission étaient lettre morte. Un premier effort pour ouvrir une école fut tenté. Il échoua. Nos jeunes oisillons, plus accoutumés à vivre sous la large voûte du ciel qu'entre les quatre murs d'une école, se faisaient mal à cette vie de contrainte ; ils s'envolèrent à la première occasion. Ce premier échec rendit le Père un peu plus circonspect, et il recommença avec des éléments mieux choisis. Le grain de sénévé resta longtemps tout petit, mais avec le temps et surtout avec une persévérante confiance dans le succès d'une cause qui doit être si chère au cœur de Dieu, le nombre s'accrut bientôt dans des proportions qui décidèrent Mgr. Pelckmans à ériger définitivement un local assez vaste pour abriter une centaine d'orphelins. Le 7 Octobre 1894, les bâtiments furent bénits et dédiés au séraphique Père des pauvres, St. François d'Assise.

Les nouvelles installations étaient à peine terminées qu'éclata la famine de 1897. Bientôt elles furent insuffisantes. On dut même se hâter de renvoyer dans les missions de Maryabad et d'Adah les enfants baptisés et suffisamment instruits dans la doctrine chrétienne, pour ouvrir plus largement la porte aux pauvres affamés. Le Père Liévin se rendit, à deux

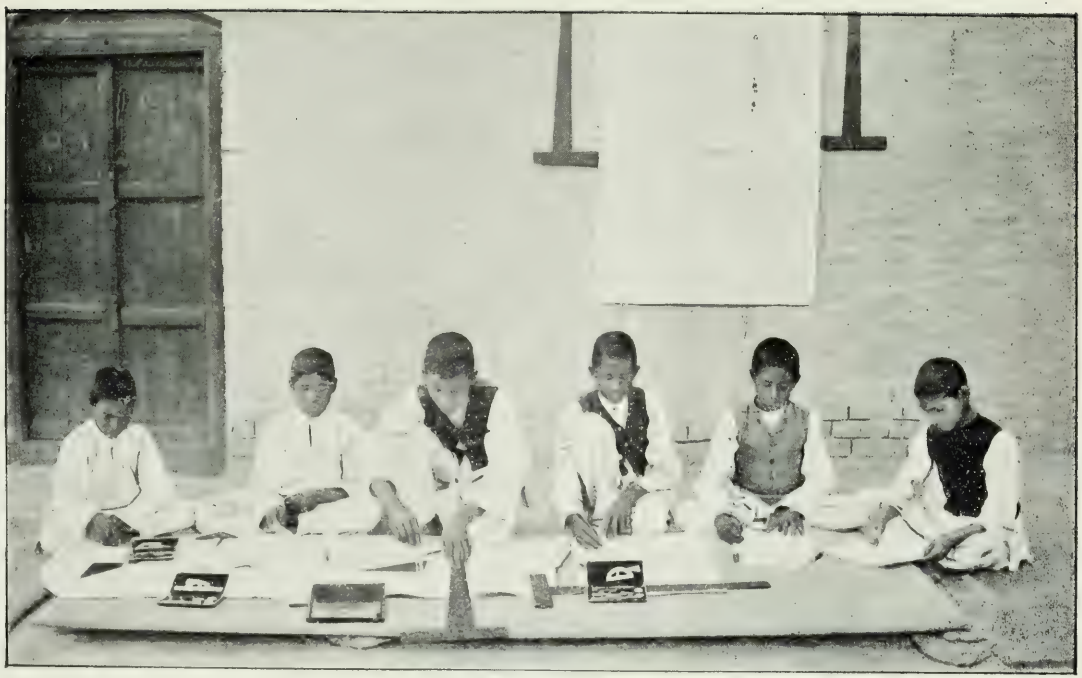
reprises différentes, dans les districts les plus éprouvés par le fléau, et fut témoin oculaire des inénarrables scènes que les journaux de cette époque ont amplement décrites. Il recueillit deux convois d'affamés et parvint ainsi à remplir, et l'orphelinat de St. François, et celui de St. Joseph qui venait d'être ouvert pour les filles indigènes et dont nous parlerons bientôt. Depuis lors, l'asile ne s'est plus désempli ; les places devenues vacantes par le renvoi des premiers occupants dans les villages chrétiens du district de Sialkot, ont toujours été prises immédiatement. Il y a des orphelins âgés de deux à 17 ans. L'établissement de St. François est assurément une des plus grandes espérances du Diocèse pour la conversion des indigènes. Là, dans une atmosphère toute chrétienne, élevés dans la sainte doctrine par les catéchismes, les instructions et les admonitions de leur zélé directeur, assistant journellement à la messe et aux services religieux de la pro-cathédrale et s'approchant fréquemment des sacrements, ces enfants se forment aisément aux bonnes mœurs et se plient à une vie de régularité et de vertu qui portera bientôt les plus beaux fruits. Et tandis que les préjugés de l'ignorance et les vices invétérés des adultes convertis cèdent si difficilement à l'action de la grâce, le missionnaire trouve ici une cire molle et flexible qu'il peut façonner sans difficulté, un terrain vierge où les germes de la vertu se développent avec une merveilleuse fécondité. Combien parmi ces enfants, qui, sans l'orphelinat de St. François, eussent été fatalement voués

au vice, ont conservé pure et fraîche la fleur de leur innocence baptismale ! C'est à ce travail ardu, mais fécond, que se consacre jour et nuit le R. P. Liévin, assisté de trois frères tertiaires allemands, dont l'un a déjà payé de sa vie son dévouement à cette œuvre. Le frère Bernard (Henri Debus)né à Uckerseifen (Prusse) mourut des suites d'une fièvre maligne, le 17 Novembre 1897, à Mooltan, où il avait été transporté, dans l'espoir que ce changement vaincrait le mal qui le minait depuis longtemps. R.I.P.

Les générations issues de cette souche chrétienne seront la joie et la gloire de l'Église Catholique dans le Pundjab.

Prenez les indigènes dès l'enfance, enlevez-les au contact des coutumes et des fêtes religieuses de l'Hindouïsme et du Mahométisme, et vous pourrez espérer qu'ils ne tomberont jamais dans ces pratiques grossières et que les idées erronnées qui ont à peine eu le temps d'effleurer leurs jeunes âmes, s'effaceront peu à peu. La conversion sincère d'un adulte reste toujours problématique; et sa volte-face n'a rien, après tout, qui doive étonner, si l'on considère bien le milieu où il a grandi et les habitndes invétérées qui ont formé pendant longtemps la trame de sa vie domestique.

Cependant un problème très sérieux s'est imposé aux pensées soucieuses de Sa Grandeur. Que fera-t-on de tous ces orphelins, quand l'époque viendra où les portes de l'institution devront nécessairement se refermer sur eux? Aussi longtemps qu'ils sont petits et qu'il s'agit uniquement de les nourrir,



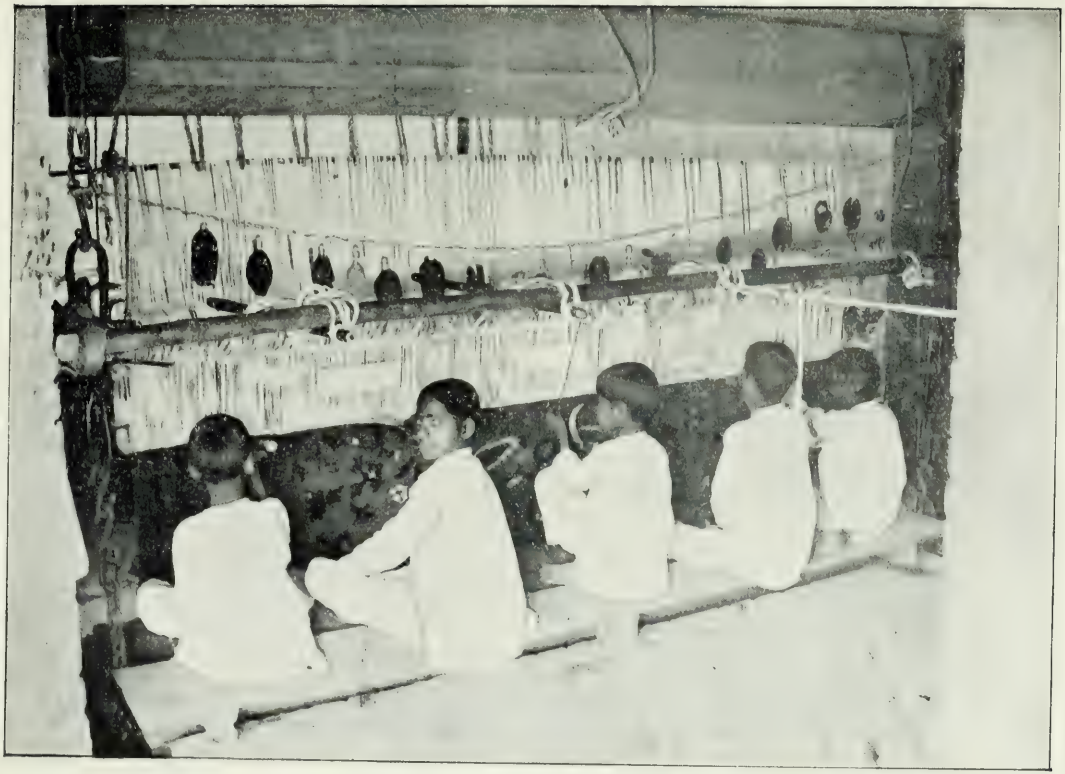
ÉCOLE INDUSTRIELLE DE SAINT FRANÇOIS.
ORPHELINS TRAÇANT LES MODÈLES DES TAPIS DE PERSE, TISSÉS A L'ORPHELINAT.

de les vêtir et de les garder sous l'égide paternelle du missionnaire, tout est pour le mieux. Mais l'avenir incertain qui attendait ces enfants sans ressources aussi bien que sans famille, rendait perplexe Monseigneur Pelckmans. Diverses tentatives pour les placer comme domestiques dans des familles ou comme ouvriers dans les ateliers de la Compagnie des chemins de fer ayant échoué, on s'arrêta au projet de leur apprendre, à l'orphelinat même, pour en faire plus tard d'honnêtes artisans, quelque métier en rapport avec leurs aptitudes. Peu à peu l'idée prit corps et à l'heure actuelle, une bonne petite école industrielle fonctionne admirablement. Elle comprend des métiers pour le tissage des tapis de Perse, si estimés dans les contrées occidentales d'Europe et d'Amérique ; un atelier de cordonnerie, une presse lithographique et tout le nécessaire pour la reliure des livres. Grâce à la rencontre fortuite d'un excellent catholique autrichien, agent d'une grande maison de commerce d'Amérique, un débouché avantageux pour la vente des tapis a été ouvert dernièrement. C'est ce qui a décidé Monseigneur à augmenter le nombre de métiers, et actuellement, ils occupent une cinquantaine d'orphelins. Le produit de la vente des articles qui sortiront de l'atelier soutiendra l'institution et aidera à parer aux dépenses qu'entraînent les nouvelles installations. L'atelier de cordonnerie est sous la direction immédiate d'un des frères tertiaires allemands, aussi habile à polir le cuir qu'à manipuler l'alène. Son atelier fournit le nécessaire aux trois orphelinats de Lahore,

et travaille aussi pour le public. Celui-ci se montre très empressé à patronner l'institution en se pourvoyant plutôt chez nous que dans les magasins européens et indigènes ; et souvent la clientèle témoigne sa satisfaction d'avoir trouvé à meilleur compte bonne marchandise et excellente exécution. Les plus intelligents parmi les orphelins sont admis à l'école des arts de Lahore où ils apprennent le dessin, la ciselure, la moulure et la manipulation des couleurs, ce qui les mettra à même de s'établir un jour comme charpentiers, graveurs, sculpteurs de bois, peintres, etc., métiers qui ont leur utilité pratique aussi bien dans ce pays qu'en Europe et qui leur assureront plus tard une honnête subsistance. En attendant, ils appliquent leurs connaissances en dessin et en peinture dans la composition des modèles de tapis, qui sont tissés à l'atelier d'après des originaux persans.

D'autres orphelins enfin sont initiés aux travaux à l'aiguille ; car la confection des habits est en grande partie le monopole du sexe fort ; et si l'atelier de couture ne rapporte rien encore à l'établissement, son fonctionnement régulier est cependant garanti par le raccommodage quotidien des vêtements de ces petits écervelés, chez qui le plaisir de déchirer devient une habitude qui cède difficilement, même devant les punitions.

Entretemps, le côté moral, religieux et intellectuel de l'orphelinat marche de pair avec le progrès matériel, et les enfants sont instruits par un « munchi » dans les différentes branches de l'écriture, de la



Orphelins tissant des tapis de Perse a l'École industrielle de Saint-François.

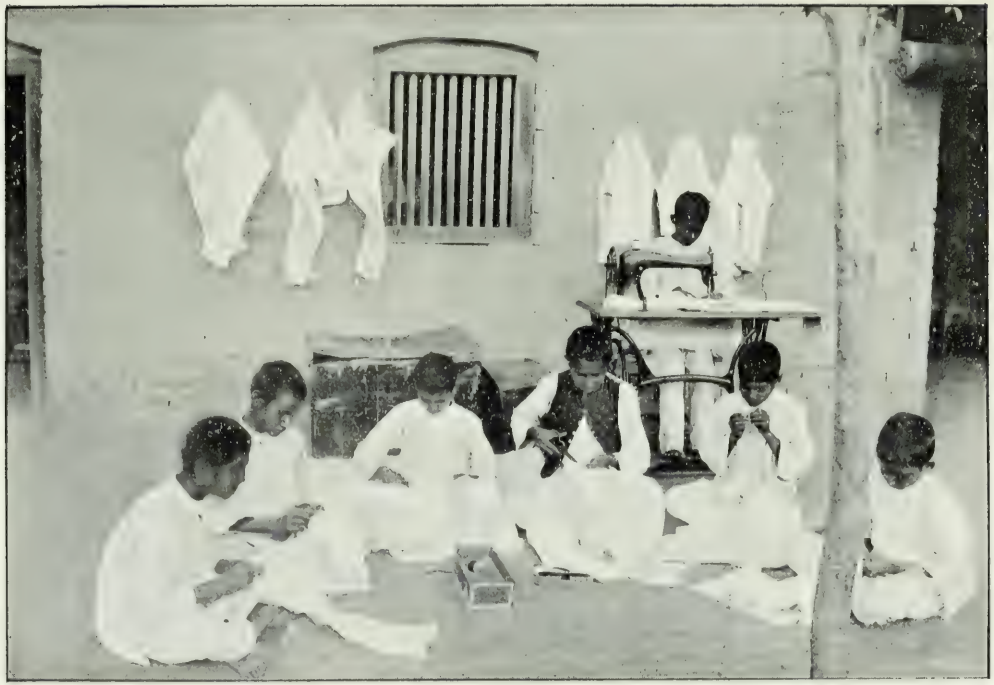
lecture, de l'arithmétique et du calcul. L'école de St. François, placée sous le contrôle du Gouvernement, subit chaque année avec succès les examens imposés. Tout cela est vivifié par un esprit de piété qu'entretiennent l'assistance quotidienne au St. Sacrifice de la Messe, la récitation en commun des prières du matin et du soir, le St. Rosaire, et surtout les catéchismes continuels auxquels le zélé directeur de l'orphelinat consacre la majeure partie de son temps. Le travail de la grâce féconde admirablement les bonnes semences jetées dans ces âmes innocentes; et c'est un spectacle vraiment touchant que de voir la spontanéïté avec laquelle les enfants qui ont déjà été admis à la Table-Sainte demandent à s'approcher fréquemment des saints Sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ici, la tâche du missionnaire est des plus douces, et il recueille dans la joie ce qu'il a semé dans les peines et les sueurs.

Que ne peut-on pas espérer de ces jeunes plantes si bien soignées et si tendrement cultivées ?

Mgr Pelckmans a le droit de tourner ses regards avec confiance vers l'orphelinat de St.François pour la réalisation d'un de ses plus chers désirs : les vocations sacerdotales.

La sollicitude extraordinaire de Sa Sainteté Léon XIII s'est manifestée récemment en dotant les Indes Orientales d'une puissante hiérarchie ecclésiastique et d'un séminaire papal. Le chef de la chrétienté attend, avec sa perspicacité habituelle, de la formation à bref délai d'un clergé indigène, la conversion

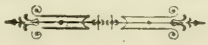
de ces millions d'Indiens travaillés depuis plusieurs siècles par une poignée de prêtres européens. Le séminaire de Candie compte déjà des représentants de presque tous les diocèses de l'Inde. Hélas! celui de Lahore doit encore se contenter d'espérances. Mais les voies sont préparées ; et si nous plantons avec Dieu et pour Dieu, pourquoi n'attendrions-nous pas avec confiance qu'Il nous donne aussi les fruits? C'est pourquoi Sa Grandeur surveillant avec une paternelle sollicitude le développement de la grâce dans ces orphelins, se propose de séparer ceux qui manifestent des dispositions spéciales pour la piété et la science, et ce afin de pouvoir leur donner une éducation plus soignée dans le nouveau collège de Saint-Antoine qui doit s'ouvrir le 1er Janvier 1900. Là, comme dans une espèce de petit séminaire, leur vocation sera éprouvée et examinée, loin de tout ce qui pourrait la mettre en danger, elle sera cultivée par des exercices appropriés à cette fin. Le moment venu, et après mûre délibération, ils seront définitivement envoyés à Candie pour recevoir la dernière préparation capable d'en faire des prêtres instruits et pieux. Ce sera le couronnement de l'œuvre. Sa Grandeur appelait cette bénédiction de tous ses vœux quand Elle dédia au Patriarche de la grande Famille Franciscaine, cet asile des pauvres de ce monde, pour les enrichir de biens célestes et impérissables. « De stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus populi sui (Ps. CXII.) En attendant que cette aurore des vocations sacerdotales se lève sur le diocèse de Lahore, et afin de répandre avec plus de



École industrielle de St-François. — Orphelins Tailleurs.

vigueur l'œuvre d'apostolat parmi les indigènes, Monseigneur a fondé à Adah la première de nos missions indigènes et il y a ouvert une école apostolique, sous la direction du R. P. Vincent, où six orphelins des plus intelligents ont été envoyés pour être formés par des instructions spéciales à l'office de catéchiste. Ils seront les avant-coureurs du missionnaire dans les villages, et rendront son travail moins onéreux et plus fructueux.

Avant de clore ce court aperçu sur une des entreprises les plus pleines d'avenir pour le Diocèse, il ne sera pas hors de propos de faire remarquer que si la charité l'a enfantée,elle est seule encore à la soutenir. Il sera aisé de s'imaginer combien l'entretien de l'établissement est devenu coûteux au Diocèse,complètement dépourvu de fonds,et ayant à pourvoir,au jour le jour, aux besoins matériels de près de cent orphelins. Toute âme généreuse a pu comprendre le grand bien qu'une telle institution est appelée à réaliser. La maintenir sur le pied où elle se trouve actuellement et lui donner les développements désirables que nous avons fait entrevoir en parlant du futur collège des enfants, est certes chose digne d'occuper les pensées des âmes charitables soucieuses de contribuer à la gloire de Dieu et à l'extension de son royaume dans les cœurs. Nous demandons à Dieu qui parle dans le secret, d'inspirer aux cœurs généreux le désir de nous aider.



§. IV. — L'Orphelinat de St-Joseph et le Couvent des Sœurs de la Charité, de Jésus et de Marie.

L'origine de l'orphelinat de St. Joseph remonte à l'année 1880. La première conception en est due au zèle de la Révérende Mère Ste Thaddée, supérieure du couvent de Jésus et de Marie à Lahore. Affligée de la triste condition d'ignorance et de malpropreté où elle voyait croupir les enfants des domestiques chrétiens indigènes attachés au service de la maison, elle résolut de les réunir à certaines heures fixes pour leur inculquer des idées et des habitudes de modestie et de travail, et les initier en même temps aux premières notions de la lecture et de l'écriture. A ce petit troupeau vinrent bientôt se joindre d'autres malheureuses créatures recueillies sur la voie publique, ce qui transforma en peu de temps ces réunions en une école régulière. Ce premier succès enflamma davantage le zèle de la bonne Mère. Elle avait alors sous la main la bonne Sœur Geneviève qui, pendant son séjour à Sirdhana (mission indigène de l'archidiocèse d'Agra) s'était familiarisée avec la langue hindoustane. La Révérende Mère lui confia l'instruction religieuse de ces petites indigènes ainsi que la préparation des unes au saint Baptême, et des autres, déjà chrétiennes, à la réception des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et de Confirmation.

L'œuvre se développant sous la bénédiction de Dieu, la dévouée supérieure aurait voulu la faire entrer dans une autre phase : tout en assurant la sta-

Couvent des Sœurs de la Charité a Lahore.

bilité de l'institution, elle désirait se préoccuper davantage encore de l'avenir de ses chères brebis. Or le diocèse ne comptait aucun établissement qui pût les recevoir. La R. Mère Ste. Thaddée en écrivit au R. P. Marc alors administrateur du diocèse, elle lui exposa les résultats obtenus et à obtenir, ainsi que ses desseins et ses appréhensions. Le R. P. Marc comprit l'importance du projet de la supérieure, et, pour l'aider à la réaliser, il mit à sa disposition la petite maison occupée autrefois par le chapelain.

Ainsi fut fondé, avec une quinzaine de ces petites abandonnées, l'orphelinat de St. Joseph. Les dimensions étroites, ainsi que l'humidité et l'insalubrité de cette maison, la rendirent bientôt inhabitable. Mgr. Mouard se décida, en 1890, à bâtir un petit « bungalow » composé de trois chambres et plus rapproché du couvent, ce qui facilitait beaucoup l'administration et la surveillance de l'orphelinat. Les choses en restèrent là jusqu'en 1896. Toutefois on ne tarda pas à découvrir les obstacles qui non seulement entravaient les progrès de l'institution, mais l'exposaient à un échec presque certain. D'abord, elle avait à souffrir du voisinage du pensionnat des enfants européens et eurasiens dont les idées et les coutumes sont si opposées à celles des indigènes; ensuite le local était exigu, et il n'était pas possible de l'agrandir. Dès lors, une seule solution s'imposait : le transfert de l'œuvre en un milieu plus propice et dans un local assez vaste. Mais l'argent faisait défaut, de sorte que la réalisation du projet menaçait d'être remise à une époque éloignée si, en 1896, la Provi-

dence n'était venue seconder merveilleusement les vues de Mgr. Pelckmans. Une dame anglaise, ayant son diplôme de docteur en médecine, récemment convertie au Catholicisme, et devenue depuis fervente Tertiaire de St. François, avait acheté à Lahore une proprieté de deux hectares, comprenant un immense jardin et deux maisons isolées.

Un jour que Mgr Pelckmans lui faisait part de ses inquiétudes et manifestait son chagrin de voir une œuvre, si éminemment apostolique, condamnée à végéter faute de ressources, la pieuse dame s'émut et, avec une spontanéïté toute franciscaine, elle fit don de sa nouvelle propriété à la Mission de Lahore. Elle quitta sa superbe demeure et s'en fut loger dans une modeste habitation. « Je suis assez largement payée, disait-elle, par le bonheur d'avoir pu offrir à Jésus-Christ un abri pour ses pauvres et procurer à ses ouvriers évangéliques les moyens d'étendre leur sollicitude à un plus grand nombre d'enfants abandonnés. » Peu de temps après, éclata la famine qui livra sans pitié aux étreintes de la mort des millions de victimes. En 1897, l'établissement se remplit : plus de cent enfants arrachés aux horreurs de la faim furent admises. Ce fut alors que Sa Grandeur appela de Gand les Sœurs de la Charité, de Jésus et de Marie, pour se constituer les mères spirituelles de ces orphelines abandonnées.

Nous cédons la parole à l'une d'entre elles, la Sœur Vénardine, pour nous raconter dans les termes d'une simplicité évangélique, les impressions de ses deux premières années d'apostolat:

Les Sœurs de la Charité et les Enfants de l'Orphelinat de St-Joseph.

Lahore, 23 Mars 1899.

Tout à la plus grande gloire de Dieu.

Ma chère Madame X***,

Nous voici en mission depuis deux ans et le cœur plein de reconnaissance, nous bénissons le Seigneur qui daigna confier à notre faiblesse la sublime tâche de travailler au salut des pauvres idolâtres. Nous remercions le Dieu de toute bonté des bienfaits signalés qui encouragèrent nos premiers efforts, et des petites parcelles de sa Ste Croix, que nous avons récoltées sur la terre de l'exil.

Les tristes échos de guerre et de famine aux Indes attendrissaient alors le cœur de la généreuse Europe. Nos supérieurs généraux de Gand, répondant au pressant appel de Sa Grandeur Mgr. Pelckmans, Évêque de Lahore, envoyèrent vers cette contrée des Sœurs de Charité, pour répandre les bienfaits des œuvres de la Congrégation parmi les malheureux indigènes.

C'était l'heure propice, pour recueillir des jeunes filles et sauver des âmes du paganisme. La tendresse des Indiens pour leurs enfants est extrême. Rien n'est plus difficile que de les décider à s'en séparer. Mais la désolation causée par la famine avait rendu bon nombre d'enfants orphelines et abandonnées.

Au mois de Novembre 1897, en arrivant à Lahore, ville épiscopale, 40 de ces pauvres petites nous attendaient à l'orphelinat de St. Joseph. Cet institut, cédé à la Mission par la générosité d'une Dame an-

glaise, fervente catholique, était spacieux, mais presque nu à l'intérieur. Tout se fait encore à l'indigène et pendant les premiers jours, cette manière de vivre des Hindous, nous offrit un tableau très pittoresque. A l'église on s'agenouille ou on s'assied par terre. Au repas, même position orientale. Ici, la fourchette d'Adam fonctionne à merveille dans un plat de graines indigènes, si poivré qu'il enflammerait le palais délicat de l'Européen. Cette fameuse ratatouille ou potage est parfois remplacée par de la viande, ou du riz, et toujours accompagnée de petits pains que les enfants pétrissent elles-mêmes de farine et d'eau, et qu'elles cuisent de la même façon que les galettes en Belgique. On se couche sur une natte étendue par terre ou suspendue à quatre bâtons. En classe, on se groupe autour du maître au turban qui alors chante à tue-tête l'incompréhensible alphabet hindoustani, que le chœur des fillettes répète bruyamment. Le langage bizarre qui sortait des bouches de ces brunettes, nous est devenu familier à présent, mais cela nous a coûté bien des peines.

Dieu a réservé au cœur de la missionnaire, sevré des plus légitimes et des plus innocentes joies de la terre, une douceur qui lui rappelle sa patrie céleste. Oh ! le bonheur de faire connaître et aimer Dieu à l'enfant païen et de voir ses efforts couronnés par quelque succès !... La consolation de préparer une première phalange de petites Indiennes au banquet des anges nous récompensera amplement des difficultés inhérentes aux débuts d'une mission.

Cependant la famine ravageait de plus en plus les villages dont les champs desséchés attendaient vainement la pluie fécondante. D'autres victimes vinrent nous demander un asile et du pain. Quel spectacle ! Des squelettes vivants ! Couvertes de plaies, de la gale, de la lèpre même, ces infortunées enfants pouvaient à peine se soutenir, tant avaient été grandes leurs privations ! L'orphelinat se changea bientôt en hôpital ; nous fûmes, pendant de longs mois, au chevet de nos pauvres orphelines malades et, malgré nos soins assidus, nous ne parvînmes pas à les sauver toutes. Quelques heures seulement après son entrée, une de ces petites victimes succombait. Plusieurs autres la suivirent de près, après avoir heureusement reçu le baptême.

A notre arrivée en Novembre, nous avions joui du magnifique hiver indien, qui ressemble à un printemps perpétuel. Les nuits étaient froides, mais les jours chauds. Sous un ciel toujours d'azur, l'œil se reposait agréablement sur une terre couverte de bosquets, de verdure et sur des couronnes de fleurs variées. Mais le mois de Mai nous apporta les chaleurs excessives de l'été, et l'action des vents brûlants détruisit sans pitié « ces fraîches beautés de la nature. » A cette époque, la communauté et l'orphelinat souffrirent de la fièvre.

A part ces légères épreuves, la rosée des bénédictions célestes continua de descendre sur le champ de nos labeurs. Douze autres de nos petites brunettes, sauvées des horreurs de la faim et des

ténèbres du paganisme, ont pu s'asseoir à la Table-Sainte et nourrir leurs âmes innocentes du bon Jésus.

Dans les commencements de l'année 1898, d'autres sœurs vinrent d'Europe pour étendre notre œuvre jusqu'aux jeunes filles européennes et eurasiennes, et une nouvelle communauté se forma à Moultan.

Et maintenant, grâces à Dieu, notre cher orphelinat présente un aspect plus riant et plus civilisé. L'esprit du christianisme s'infiltre lentement et exerce sûrement sa douce influence sur les mœurs de ces enfants.

Vous n'ignorez pas, ma chère Dame, combien les préjugés de castes sont enracinés dans le cœur des Indiens et les divisent profondément. Il faut vous dire aussi que les différents métiers et certains ouvrages étant le monopole d'une caste, l'organisation du travail laisse énormément à désirer. Pour ces païens superstitieux, se prêter à des ouvrages qui ne sont pas de leur caste, ce serait une dégradation dont la seule idée les fait trembler. Il nous fut assez difficile, au commencement, de faire comprendre à nos fillettes que ces préjugés n'existent pas parmi les chrétiens et que le travail ne déshonore personne. A présent, elles se rendent à toute besogne de gaieté de cœur. Chaque matin au nettoyage, c'est à qui pourra montrer à la Sœur, la chambre la plus propre. Les habillements des enfants sont confectionnés, raccommodés et lavés par elles. Le jour de lavage est un jour de fête. Les laveuses sont groupées autour d'une citerne située en plein

Enfants de l'Orphelinat des Sœurs de la Charité et leurs ouvrages.

air. Le bruit des linges battus contre le bord de la pierre est souvent accompagné de joyeux éclats de rire ou de cris de surprise, quand une malicieuse voisine vient d'arroser sa compagne d'une fraîche ondée.

Cette besogne ne s'achève jamais sans que le Rosaire récité en commun ne supplie le Dieu des chrétiens d'avoir pitié des millions de malheureux ensevelis encore dans les ténèbres du paganisme. L'entretien de nos enfants dépendant exclusivement de la charité, il nous fallut bientôt chercher un moyen qui, joint aux aumônes que la Divine Providence nous procurait, pût pourvoir, en partie du moins, aux besoins multiples de l'orphelinat. Nous le trouvâmes dans la filature du coton et dans les ouvrages à l'aiguille. C'est ainsi qu'une partie des enfants file le coton et la laine servant au tissage de magnifiques tapis persans fabriqués à l'orphelinat de St.François ; les autres s'adonnent à la couture ou au tricot. En outre, lorsque nous aurons la clientèle de quelques dames européennes résidant aux Indes, nous nous occuperons d'ouvrages de broderie et de fantaisie au crochet et à l'aiguille. Trois des plus grandes jeunes filles s'initient aux soins à donner aux malades et à la préparation des médicaments à l'hôpital dirigé par la pieuse dame catholique, qui nous fit don des bâtiments de l'orphelinat, auquel elle reste très dévouée. Afin d'assurer l'avenir de nos enfants, l'enseignement de la langue anglaise fut ajouté à celui de l'hindoustani. Depuis une année, elles apprennent aussi le chant avec succès ; leurs

jérémiades lentes et rauques ont très heureusement fait place, à force de patience et d'exercices, à des chants bien rythmés, qui rehaussent beaucoup les offices religieux célébrés en notre chapelle servant d'église paroissiale à la Congrégation indigène de Lahore. Si Dieu daigne bénir nos efforts, ces chères jeunes filles deviendront de ferventes catholiques; la plupart se marieront et formeront ainsi la souche d'une nouvelle génération chrétienne.

Mais parmi les jeunes âmes que nous élevons, n'y en aura-t-il aucune qui se consacrera à Dieu? Ce serait là, le comble de nos désirs.

Tel est, ma chère Dame, le résultat de nos premiers travaux, résultat très consolant sous bien des rapports. Cependant qu'il est petit, hélas! le nombre d'âmes sauvées! et qu'il est populeux le monde païen qui nous entoure, et pour lequel nos sacrifices demeurent stériles!... La prière peut obtenir du Dieu Tout-Puissant que les obstacles disparaissent et que la Foi se propage.

Mais il appartient encore aux âmes généreuses de soutenir l'œuvre d'apostolat parmi les pauvres filles de St. Vincent de Paul; permettez-moi, chère Dame, de répéter ici ce cri que le besoin arrachait un jour à notre illustre Père: « Nos enfants sont entre les mains de la charité chrétienne, c'est à elle de décider de leur sort! » Les pauvres sœurs missionnaires qui ont tout quitté sur terre, devront-elles, manquant de moyens, abandonner leurs enfants? Pour l'entretien d'une fille indigène, il ne faut pas beau-

coup. Si des âmes charitables voulaient adopter nos orphelines, cent francs suffiraient pour l'entretien annuel d'une d'entre elles. Nous serions si heureuses de leur envoyer le nom de baptême de leur protégée.

Mais plaidons, auprès des cœurs généreux et catholiques de la Belgique, la cause des pauvres déshéritées de l'Inde idolâtre ; nous implorons la pitié des riches en faveur des âmes qui se perdent et du zèle des missionnaires qui reste impuissant, faute d'un peu d'or. Ah ! donnez donc, ne fermez pas l'oreille à notre prière ! De ces cent francs, pas un centime ne sera perdu. Un Dieu infiniment riche et puissant vous le rendra au centuple dans le séjour de l'éternel bonheur.

En vous transmettant ces détails, trop longs peut-être, sur la situation de notre pauvre orphelinat, auquel nous avons désormais voué notre existence, je le recommande une dernière fois, bien humblement, mais aussi bien ardemment, à votre inépuisable charité.

Je reste en St. Vincent de Paul, ma chère Madame X***,

Votre humble servante,

Sœur Vénardine.

Couvent des Sœurs de la Charité

Thornton Road,

Lahore.

§. 5. — L'École et l'Église de St. Antoine de Padoue à Lahore.

Quelques mois après l'érection du Pundjab en diocèse, avec Lahore comme siège épiscopal, une grande partie du Nord en fut détachée et devint la Préfecture apostolique de Cachemire et de Kafiristan. Par cette séparation, la Mission de Lahore se trouva brusquement privée des belles institutions d'éducation destinées aux enfants européens des deux sexes et fondées, à grands frais, par des Pères Capucins italiens à Rawalpindi et à Marrec. Voici comment Mgr Mouard, le premier Évêque du nouveau diocèse, s'exprimait à cette occasion dans une lettre écrite en Novembre 1889 à la propagation de la Foi (Lyon) : « Le T. R. P. Marc de Faverges (Savoie), nommé Ad-« ministrateur après que Mgr Tosi eut donné sa dé-« mission, étant incertain de sa position et de celle des « missionnaires, ne fit pas de nouvelles entreprises, « mais il paya la partie de la dette de Mgr Tosi qui « lui fut assignée, et son administration lui mérita « les éloges du St. Siège. Je pris possession du siège « de Lahore le 21 Mars, avec un renfort de quatre « pères et quatre frères capucins de Belgique. « Le dénûment du diocèse en fait d'institutions « pour l'éducation de la jeunesse me glaça d'effroi. « Je ne voyais autour de moi ni collège, ni orphelinat « pour les garçons; uniquement deux pensionnats de « filles avec 50 élèves environ et un commencement « d'orphelinat indigène avec six orphelines. »

Le nouveau diocèse de Lahore ne comptait donc,

Élèves de l'École de St-Antoine de Padoue a Lahore.

dans toute son étendue aucun établissement scolaire pour les garçons européens, anglo-indiens et eurasiens. Le danger était grand pour cette partie de notre jeunesse catholique ; car, à part quelques familles fortunées qui pouvaient envoyer leurs fils dans d'autres diocèses, le plus grand nombre n'avait d'autre alternative que de priver leurs enfants d'une éducation chrétienne, ou de leur faire fréquenter l'une ou l'autre des nombreuses écoles protestantes qui pullullent dans la contrée. Cependant, cette grave situation perdura jusqu'en 1892. Mgr. Symphorien Mouard mourut ; son successeur, Mgr. Emmanuel Van Den Bosch, pressé par des embarras d'argent, fit voile pour l'Europe peu de temps après sa consécration, afin d'aller recommander son pauvre diocèse à la charité des catholiques de Belgique. Mais, avant de quitter les rivages indiens, il recommanda vivement à son Vicaire-Général, le T. R. P. Godefroid, de mettre tout en œuvre pour acquérir un terrain où l'on pût bâtir à bref délai une école.

Il fut tenu bonne note de cette recommandation ; et, à son retour d'Europe, Sa Grandeur eut la consolation d'inaugurer, dans une des deux maisons qui avaient été achetées la première école catholique, placée sous le patronage de St. Antoine de Padoue et destinée aux garçons du diocèse. Trente-neuf élèves y entrèrent presque immédiatement. L'institution avait été fondée grâce à l'aumône ; ce fut encore l'aumône qui dut la soutenir à travers bien des péripéties qui, plus d'une fois, menacèrent son existence.

Car ce n'était pas chose facile que de la maintenir au milieu de tant d'autres institutions patronnées par le Gouvernement, et jouissant depuis longtemps de la confiance des familles.

Nous étions donc arrivés les derniers, avec mille chances d'insuccès, mais avec la ferme volonté de réussir malgré tout et forts de notre sublime mandat. Et l'école de St. Antoine fit des progrès. Elle acquit avec le temps une réputation, qui lui valut l'approbation du Gouvernement à la suite des examens publics. Le nombre de nos élèves augmenta. Les communautés dissidentes des protestants et des parsis vinrent même solliciter l'admission de leurs enfants. Peu après, le Gouvernement accorda un subside mensuel à l'école, puis l'éleva successivement du degré « d'École Moyenne » à celui « d'École Supérieure » (High school), reconnue comme telle par l'État. En 1898, l'Institution de St. Antoine, solidement assise dans l'opinion publique, comptait 60 élèves, fréquentant régulièrement les huit classés qui se partagent son enseignement; et le Gouvernement, dans un rapport officiel, la plaçait au rang des meilleurs établissements scolaires de la province du Pundjab.

A l'heure actuelle, 75 enfants sont inscrits sur les registres. Le corps enseignant se compose du Recteur le R. P. Léon, assisté de 5 professeurs, deux pères et trois laïques.

C'était déjà beaucoup , mais cependant, l'école ne répondait encore qu'imparfaitement au but que l'on cherchait à atteindre. Donner l'instruction et la

science à nos enfants, en les gardant des aberrations d'un enseignement protestant, c'était bien ; mais les former aux vertus chrétiennes et tremper des caractères, ce serait mieux encore. Sans doute, un grand pas avait été franchi ; il en restait un second à faire pour aboutir à la fondation d'un collège avec internat et d'un orphelinat pour les pauvres enfants européens et eurasiens, qui ont toujours été l'objet de la paternelle sollicitude de Sa Grandeur.

La plupart des sacrifices resteront toujours vains, si l'on ne peut, en ce pays, arracher l'enfant à l'influence souvent empoisonnée du foyer domestique, ou tout au moins en atténuer les effets. Un simple externat où l'enfant ne vient qu'aux heures de classe, ne suffit pas pour remédier à la négligence et à l'insouciance des parents. Puis, ne faut-il pas compter avec ces mille forces secrètes et morbides d'un milieu païen, hérétique et corrompu, où l'enfant catholique est appelé à grandir et où sa vertu et sa foi sont sans cesse en péril ? Si l'on ne parvient pas à posséder l'enfant complètement, comment sera-t-il possible, dans un tel milieu, que les semences de bien jetées dans sa jeune âme germent, se développent librement et portent des fruits ?

Lahore comptait trois orphelinats destinés aux enfants indigènes des deux sexes et aux filles pauvres d'anglo-européens et d'eurasiens, mais aucun asile n'existait pour recevoir les garçons orphelins appartenant à ces deux dernières races. De sorte que l'apostasie, ou une existence vouée au mal, s'offrait à ces petits malheureux, comme la seule

ressource pour échapper à la misère. Les recueillir dans l'orphelinat indigène n'était pas possible; leurs coutumes, et, il faut bien le dire, l'antipathie de race sucée avec le lait de leurs mères, rendaient cette fusion impraticable. Or, celui qui a ressenti de la compassion pour une grande misère avec le vif désir de la soulager, pourra comprendre peut-être, l'anxiété qui assaillait Sa Grandeur devant l'impuissance à sauver ces âmes dévoyées et trompées, dont on aurait pu faire des vases d'innocence et de bonté, si un abri s'était ouvert à leur infortune. Et cependant, si douloureusement que cette situation pesât sur son cœur d'évêque et de père, Monseigneur dut patienter et attendre que la Divine Providence qui veille sur les petits des oiseaux, daignât lui fournir les moyens de compléter l'Œuvre de St. Antoine, si visiblement bénie par Elle.

Pendant deux ans la question d'un collège auquel aurait été adjoint un orphelinat, se posa impérieusement devant ses responsabilités de Pasteur; mais la solution, Monseigneur ne pouvait l'attendre que de ses prières ardentes et continuelles auprès du grand Thaumaturge de Padoue, qui a pour ses fidèles une dilection spéciale. Ne nous devait-il pas aide et protection, à nous qui sommes de sa famille? St. Antoine a donc pris l'œuvre sous son égide. L'école a fait son chemin: ce fut sa première faveur. Le collège et l'orphelinat viennent enfin de sortir de terre: ce fut sa seconde faveur. Grâces à lui, en effet, deux dames catholiques belges dont la piété et la charité marchent de pair, ont répondu

aux vœux de Mgr Pelckmans et ont payé le terrain, tandis qu'une autre dame d'Anvers a offert, avec une modestie bien franciscaine, de couvrir toutes les dépenses qu'entraînerait la construction des deux établissements. Et, le 1er Janvier 1900, à l'aurore du XXe siècle, Monseigneur a eu l'immense joie et la profonde consolation de bénir les locaux. En ce jour, son cœur paternel a été enfin soulagé des mortelles inquiétudes que le sort de ces jeunes âmes, s'égarant, faute d'asile pour les recueillir, faisait peser sur lui ; de plus, nous aurons tous la satisfaction d'offrir, sous le patronage de St. Antoine de Padoue, un refuge assuré à nos pauvres enfants catholiques que la misère aurait fatalement perdus.

Mais une troisième faveur sans laquelle l'entreprise ne produirait pas ses bienfaisants effets, reste à obtenir.

Comment pourvoir à l'entretien des orphelins si St. Antoine de Padoue n'insiste auprès de ses dévots (et ils sont si nombreux en Belgique), s'il n'inspire à quelques âmes charitables la pensée et la volonté de contribuer à l'entretien de nos pauvres pensionnaires?

Cette œuvre que nous leur recommandons, est éminemment apostolique ; car c'est faire acte d'apostolat que d'aider par ses aumônes le missionnaire à arracher des créatures au vice et à l'indigence, pour en former des citoyens utiles à la société et des saints pour le Ciel.

Il est temps que nous disions un mot de l'église de St. Antoine de Padoue et des circonstances qui en ont amené la construction. Depuis plusieurs années

déjà, le besoin s'était fait sentir d'ériger à Lahore une église dans le quartier du chemin de fer, fort éloigné de la pro-cathédrale, afin d'offrir toute facilité de remplir leurs devoirs aux catholiques obligés par leurs relations avec la Compagnie du Nord-Ouest de fixer leur domicile à proximité de la station. L'exécution du projet s'imposait d'autant plus que la population du quartier était déjà considérable — trois cents habitants environ — et qu'elle s'accroissait sans cesse.

Combien parmi eux, découragés par la distance, empêchés d'ailleurs par la chaleur intense de l'été et trop pauvres pour se payer le luxe d'une voiture, auraient fini par oublier le chemin de l'église et tomber fatalement dans l'indifférence religieuse, voire même dans l'apostasie? Mais la Mission n'ayant pas les fonds nécessaires pour réaliser immédiatement l'entreprise. Mgr. Emmanuel Van den Bosch affecta au service du culte une des deux maisons dont nous avons parlé plus haut : une des plus grandes chambres fut transformée en chapelle provisoire et le reste servit de presbytère pour le prêtre. L'évènement prouva bientôt que si cette heureuse innovation répondait à une nécessité réelle, l'installation était absolument insuffisante.

C'est pourquoi Mgr. Godefroid Pelckmans, successeur de Mgr. Emmanuel Van den Bosch, se décida à poursuivre l'exécution du premier projet. Il s'adressa à cet effet au Gouvernement pour obtenir un subside en faveur de l'érection d'une église proprement dite, en lieu et place de cette chapelle provisoire dont

L'Église de St-Antoine de Padoue à Lahore.

les dimensions étroites ne pouvaient plus contenir la foule des fidèles qui se pressait aux offices religieux. Le Gouvernement protestant fit d'abord la sourde oreille ; puis, il temporisa, traîna en longueur. Sa Grandeur ne se découragea point ; Elle envoya pétition sur pétition et, après quatre ans de négociations et de pourparlers, Elle finit par triompher de l'inertie des personnages officiels. L'on tomba d'accord sur ces points : le Gouvernement payerait la moitié des frais, et l'évêque catholique l'autre moitié. Bien que le résultat eût dû être plus favorable après une si longue lutte, Sa Grandeur en fut cependant satisfaite et se mit aussitôt en campagne pour recueillir les fonds nécessaires. Elle fit appel à toutes les générosités. Diverses souscriptions nous vinrent des personnes qui s'intéressaient ici à l'œuvre; mais leurs bonnes volontés n'y auraient pu suffire, si des bienfaiteurs, et surtout deux insignes bienfaitrices de Belgique, ne nous fussent venus en aide. A eux donc et à elles, revient surtout l'honneur d'avoir doté la capitale du Pundjab et la ville épiscopale d'un des plus beaux joyaux d'église gothique qu'il y ait. Les fonds étant réunis, les travaux furent commencés incontinent en Juin 1898 et poussés avec une telle vigueur que le 19 Mars 1899 Sa Grandeur put en faire solennellement la bénédiction, et inaugurer le culte public par une messe pontificale célébrée au milieu d'une affluence nombreuse de fidèles.

Grâce au zèle et à l'activité de son Recteur, le R.P. Léon, la jeune paroisse est entrée dans une voie prospère. A la fraternité du Tiers-Ordre de St. Fran-

çois qui fonctionne régulièrement depuis plus d'une année et compte quinze membres profès et vingt novices, vient d'être adjointe la corporation de St. Antoine de Padoue, érigée canoniquement dans la nouvelle église qui lui est dédiée. Ces deux fraternités produiront les plus grands fruits et favoriseront notamment la fréquentation des sacrements; elles feront circuler une sève plus abondante de vie chrétienne dans les familles et, avec l'aide de l'œuvre du Pain de St. Antoine, Dieu sera servi et aimé dans ses pauvres.

§ 6. — Dispensaire de Ste-Élisabeth de Hongrie.

Avant de clore ce rapide aperçu sur les travaux apostoliques accomplis à Lahore, il ne sera pas hors de propos de parler d'une organisation, dont toute la gloire est de rester pour ainsi dire ignorée, parce que ses chances de succès réclament le voile du silence et de l'obscurité. Née d'hier, elle mérite déjà d'être ajoutée à la série des moyens efficaces mis en action pour renverser l'empire de Satan. Nous voulons parler du Dispensaire de Ste-Élisabeth de Hongrie. Passant en revue ce qui a été fait à Lahore pour le bien des âmes, l'on n'a peut-être pas remarqué que toutes les institutions mentionnées ont été établies extra muros. A l'intérieur tout est intact et la suprématie de Satan reste incontestée. Ni catholiques, ni protestants n'ont pu, jusqu'ici, réussir à faire une trouée pour y introduire la religion de Jésus-Christ. Diverses causes expliquent plus ou moins cet échec. D'abord,

Dispensaire de Ste-Elisabeth de Hongrie a Lahore.

l'Européen ne réside pas dans les villes indigènes. L'insalubrité de la cité où les chaleurs excessives provoquent toujours l'une ou l'autre maladie épidémique ; les rivalités jalouses de caste et les haines de religion, et partant le danger pour l'homme blanc de vivre côte à côte avec les sectateurs du Croissant ou les adorateurs de la Trimourti qui étalent effrontément leurs cultes fanatiques et superstitieux ; puis encore la différence radicale des coutumes : tout cela rend un tel séjour désagréable et des plus périlleux, tant pour le bien-être physique que pour la moralité des races occidentales. Ajoutez-y la difficulté d'acquérir un bout de terrain là où chaque pied carré est disputé à outrance, là où grouille une population de 159,597 habitants fixés sur une superficie de 280 hectares, population toujours croissante dans une enceinte restant invariablement la même.

Au regard illuminé des clartés de la foi, Lahore apparaît comme la vraie forteresse de Satan ; c'est l'impression qu'elle produit sur le chrétien. Que vous la considériez dans son apparence extérieure où que vous cherchiez à étudier les dessous de cette fourmilière humaine, c'est le désordre qui la caractérise. Imaginez-vous une agglomération de constructions des plus bizarres et des plus irrégulières, entassées les unes sur les autres, traversées de rues tortueuses, étroites et obscures, encombrées d'immondices qui exhalent des odeurs pestilentielles ; une ville coupée de centaines d'impasses où hommes et animaux vivent pêle-mêle dans une repoussante malpropreté ; des demeures qui sont plutôt des antres

et où la lumière du soleil ne pénètre jamais: voilà l'aspect de cette cité fameuse dans l'histoire. Dans ces taudis sans air, végètent des milliers d'êtres humains qui ne franchissent jamais les murs d'enceinte; les bas-fonds de l'immoralité, de la perversité et de la malice s'étalent avec un cynisme révoltant dans ce milieu qui, placé sous le sceptre tyrannique du prince des ténèbres, échappe à l'action de la loi, comme à celle des rayons du soleil. La ville est couverte de mosquées grandes et petites, de pagodes et de sanctuaires, où Mahomet et les bons et les mauvais génies des divinités hindoues reçoivent les hommages avilissants de milliers d'âmes faites pourtant à l'image de Dieu. Il est douteux que jamais une créature vivant dans ce mélange d'Hindous et de Mahométans qui forment toute la population de Lahore, ait été régénérée dans les eaux du baptême.

Telle était la formidable cidatelle de Satan qui se dressa devant les yeux d'apôtre de Mgr Pelckmans, lorsqu'il prit possession du siège épiscopal. L'ennemi était là, là surtout, fort d'une domination et d'un règne qui se perdent dans la nuit des temps et qu'on ne lui avait jamais disputés. Il fallait chercher à l'en déloger à tout prix. Monseigneur comprit que devant un tel antagoniste, les seuls moyens ordinaires aboutiraient à un misérable échec. Il en conféra longuement avec son Excellence Mgr. Zaleski, Délégué Apostolique aux Indes, lors de son passage à Lahore. Mgr Zaleski lui suggéra d'user d'armes en apparence faibles pour renverser ce qui était si redoutable. «Créez l'œuvre des baptiseuses, lui dit-il, telle qu'elle

fonctionne admirablement dans les diocèses du Sud de l'Inde. Faites pénétrer des religieuses ou des femmes sûres et dévouées, qui éveilleront peu l'attention, au sein de ces foyers inaccessibles au prêtre catholique; par l'appât des médicaments, attirez les mères qui ne se séparent jamais de leur progéniture; vous aurez ainsi l'occasion de baptiser de nombreux enfants mourants, tout en cherchant à soulager leurs souffrances corporelles. Mais usez d'une extrême prudence. »

Après mûre délibération et après s'être rendu dans les Missions indiquées par Son Excellence pour étudier sur place l'organisation de l'œuvre des baptiseuses, fort de la bénédiction du représentant du Pape, il élabora son plan et attendit une occasion propice pour le réaliser. Comme il croyait pouvoir compter sur le concours d'une dame docteur, Mgr. se proposait d'ouvrir, au centre de la cité, un dispensaire où des religieuses hospitalières s'exerceraient à la préparation des médicaments et à l'application des remèdes, où elles feraient, en un mot, leur apprentissage d'infirmières.

Les évènements servirent providentiellement ses desseins. Non seulement la dame-docteur dont nous avons signalé, précédemment déjà, la conversion, offrit ses services; mais, de plus, elle supplia l'Évêque de lui permettre de renoncer au monde pour se consacrer tout entière à Dieu. D'autre part, à la suite du transfert de l'orphelinat de St. Joseph, des sœurs expérimentées, venues de Belgique avaient pris la direction de cet établissement; de sorte que Mgr.

pouvait trouver en elles les auxiliaires indispensables à l'exécution de son projet.

Il restait à résoudre la question du local. Ce n'était pas la moindre. Car il fallait, pour réussir, s'installer en pleine ville, où se présentait rarement l'occasion d'opérer une acquisition. Elle s'offrit cependant: par l'intermédiaire d'agents sûrs — il ne fallait pas éveiller les soupçons des Musulmans et des Hindous, — Mgr acheta, le 23 février 1897, une petite propriété située au centre de Lahore. Les frais en furent couverts par une généreuse bienfaitrice.

Tous les obstacles étant aplanis, l'œuvre fut fondée. Elle fut placée sous le vocable de Ste Élisabeth de Hongrie, cette sublime protectrice de ceux qui souffrent.

Le dispensaire fut ouvert, et bientôt, les malheureux y affluèrent. Depuis, on y reçoit, par jour, une moyenne de 60 à 100 femmes et enfants qui sont traités gratuitement.

Mais si les misères corporelles sont grandes, les misères spirituelles le sont davantage encore. La sollicitude des religieuses s'étend aux unes et aux autres. Grâce à leur admirable dévouement, à leurs soins infatigables, elles ne tardent pas à gagner la confiance et la gratitude des mères. Et c'est ainsi qu'elles parviennent à administrer le baptême à des centaines d'enfants païens, voués à une mort certaine et à qui Dieu ouvre ses demeures éternelles, où ils vont plaider la cause de leurs malheureux frères aînés et prier pour leur conversion.

La forteresse de Satan est donc menacée de toutes

parts : là-haut, par l'avant-garde des jeunes âmes régénérées dans les eaux sacramentelles ; ici, par les armes de la charité.

Pourrait-elle résister longtemps à pareil assaut ?

Encouragée par ce premier succès, Sa Grandeur résolut d'étendre à tous les centres de Missions l'organisation des dispensaires. Déjà, des essais ont été tentés à Adah et à Sahowala par les missionnaires, en attendant que des religieuses puissent y être envoyées.

La nouvelle Mission de Dalwal, qui sera ouverte le 1er Janvier 1900, sera également dotée d'un établissement similaire.

Qu'il nous soit permis, en terminant ce chapitre, d'insister sur l'importance des services rendus à l'institution, d'abord par la dame-docteur qui la dirige à Lahore et ensuite, par les religieuses qui la secondent. Faibles aux yeux des hommes, elles sont fortes aux yeux de Dieu par les belles vertus dont elles font preuve, et dont l'action ébranle la souveraineté de l'esprit des ténèbres et mine son œuvre séculaire.

CHAPITRE SECOND.

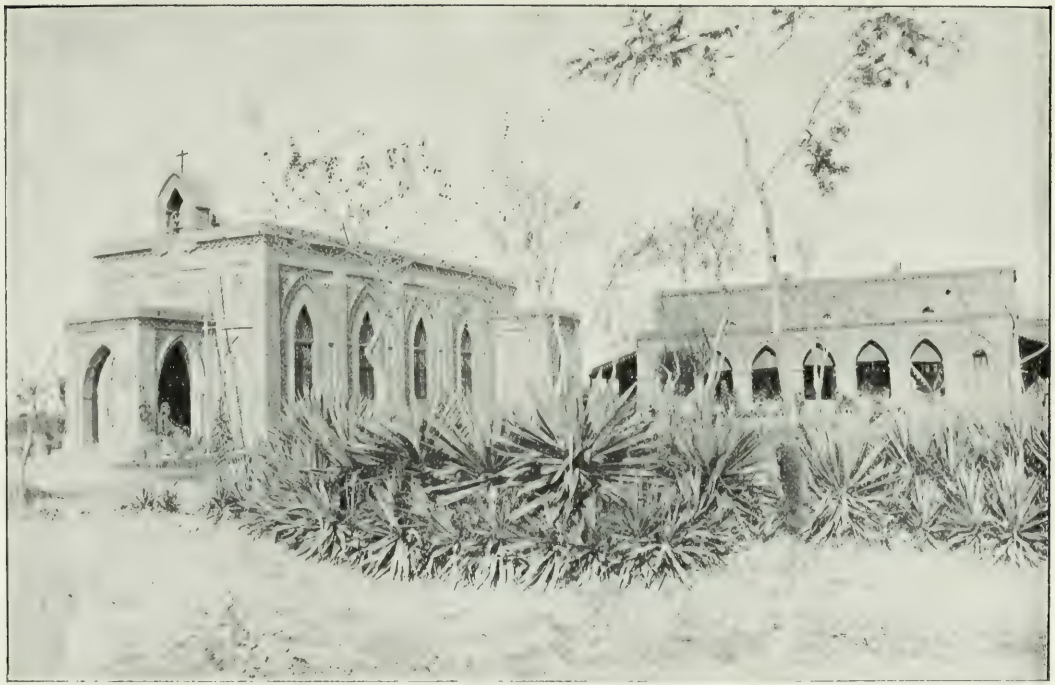
MISSION D'ADAH.

Lorsque la Province belge des Capucins prit possession du diocèse de Lahore, il n'existait aucune station dont le but immédiat fût la conversion des indigènes.

Les premiers missionnaires belges, arrivés en Mars 1889, se livraient avec ardeur, sous la direction de Mgr Mouard, à l'étude des langues anglaise et hindoustani. Ils se préparaient par le travail, et aussi par la prière, à ouvrir une brèche dans la place que commandait Satan, représenté par Mahomet et Vichnou. La prière, encore et toujours! n'est-elle pas le moyen par excellence pour obtenir du Seigneur qu'il nous éclaire sur la voie à suivre?

Jusqu'alors, aucune voix évangélique ne s'était fait entendre dans ce milieu de sectateurs. Une occasion favorable surgit vers le milieu du mois de Juin, dans le district de Sialkot, choisi par la divine Providence pour recevoir les premières semences de la bonne parole.

Le R. P. Clément de Bassano (Italie) occupait, à cette époque, le poste de Chapelain militaire à Sialkot, petite ville située sur la rive gauche du Tchennah, à 30 lieues environ au nord de Lahore. Mgr s'y était transporté pour administrer la confir-



ÉCOLE ET PRESBYTÈRE DE LA MISSION D'ADAH.

mation aux enfants des Européens et à quelques soldats anglais. Il reçut, en cette circonstance, la visite d'un Hindou, catéchiste presbytérien, très influent, qui avait eu de fréquentes entrevues avec le zélé chapelain. Ces entrevues avaient produit leurs fruits : cet Hindou se présentait, en effet, pour abjurer le protestantisme et faire profession de notre sainte Foi.

Mais Mgr, toujours prudent, voulait avoir des preuves de la sincérité des sentiments du nouveau converti. Il lui enjoignit donc, avant de l'admettre au saint baptême, d'aller prêcher la vraie doctrine là où il avait répandu l'erreur.

Quelques semaines après, quelle ne fut pas l'agréable surprise du P. Clément en voyant sa demeure envahie par les chefs des villages, par où avait passé le nouveau propagandiste ! Sa Grandeur, informée de l'évènement, s'en réjouit et remercia le Seigneur de lui avoir manifesté si clairement ses desseins. Elle résolut donc de choisir Sialkot comme centre des premiers travaux évangéliques à entreprendre, et Elle y envoya les RR. PP. Godefroid, Liévin et Engelbert, ainsi que les chers frères Constant, Paul et Martin.

Rudes travaux, s'il en fut ! Que de déceptions et de mécomptes, que de privations et de souffrances de toute nature étaient réservés aux vaillants missionnaires !

Sous un soleil brûlant, il leur fallait parcourir, à cheval parfois, mais le plus souvent à pied, des localités distantes de 5 à 12 lieues de Sialkot. A la saison des

pluies, alors que chemins et terres sont inondés, ils étaient obligés d'ôter leurs vêtements et de faire, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, un ou plusieurs milles. Le soir, accablés par la faim et la fatigue, ils devaient se contenter d'un maigre repas, d'un peu de riz cuit à l'eau, que de braves gens — Dieu en a mis partout ! — leur offraient. Et pour se reposer, un « charpail » ou lit indigène, disposé sous un grand arbre, autour duquel les indigènes, attirés par la curiosité, venaient s'attrouper bruyants, malpropres!

Ils réussirent néanmoins, au cours de leur pacifique croisade, à établir trois quartiers généraux d'où ils rayonnaient dans les localités voisines, et où ils célébraient les mystères du culte. Mais ici encore, quelle indigence extrême ! Une misérable hutte de terre, tel était leur asile à Adah, à Sahowala et à Daoki.

Cependant, les courageux missionnaires allaient toujours, soutenus par l'exemple du Christ qui n'avait pas même une pierre pour reposer sa tête. Secondés par des catéchistes qu'ils avaient convertis, ils provoquèrent, parmi les populations, un mouvement qui leur parut providentiel : plus de 80 villages vinrent à eux. C'était une nouvelle épreuve à ajouter à tant d'autres, mais plus terrible, plus désespérante !

Le succès, en effet, n'était qu'apparent, parce qu'il avait été préparé par quelques catéchumènes, faux convertis et instruments de Satan, qui ne faisaient preuve de zèle — les évènements le démontrèrent — que pour assouvir leur basse cupidité. Incapables d'ailleurs de supporter la vie de sacrifices

qu'impose notre sainte religion à ceux qui veulent s'en constituer les apôtres, ces catéchumènes ne tardèrent pas à retourner à leur existence d'antan.

Toutefois, les missionnaires purent administrer un assez grand nombre de baptêmes et former ainsi le premier noyau de chrétiens dans le district de Sialkot. Mais l'abominable conduite des catéchistes eut des conséquences funestes pour l'avenir : elle paralysa le mouvement vers le catholicisme : d'autres défections se produisirent, et l'influence du missionnaire en fut gravement compromise.

Il faut encore noter que la versalité des Orientaux est grande et que l'intérêt matériel est le mobile essentiel de leurs actes.

La plupart des villageois que les pères croyaient avoir gagnés à la sainte cause, n'échappaient pas à la règle générale. Une religion qui a inscrit à la première page de son code : « Bienheureux les pauvres! » et qui ne pouvait, par conséquent, leur offrir des avantages temporels, devait être abandonnée pour celle de ministres sectaires qui avaient habilement exploité, à leur profit, les défauts et les passions des indigènes.

Mais le véritable serviteur du Christ ne se laisse jamais abattre, ni rebuter. Son zèle s'accroît en raison des difficultés, et son courage en proportion des épreuves.

Nos missionnaires continuèrent donc à se dévouer à leur œuvre. Ils se fixèrent auprès de leurs nouveaux chrétiens, sur qui ils veillèrent avec une inlassable sollicitude. Ils s'efforcèrent de raffermir leur foi

encore chancelante. Par la douceur dont ils firent preuve, par les marques de dévouement qu'ils prodiguèrent aux malades et par leurs multiples témoignages de charité aux plus pauvres d'entre eux, ils combattirent l'indifférence et tâchèrent de ramener au bercail les brebis qui s'en étaient éloignées par ignorance des bienfaits de notre sainte religion.

Un évènement, amené par d'impérieuses circonstances, faillit compromettre définitivement les résultats de tant de labeurs et de tant d'efforts. Le nombre des pionniers de la Foi dut, en ce vaste district, être réduit à un père assisté d'un frère lai, tous deux résidant à Adah. Il se conçoit qu'à partir de ce moment, les visites dans les villages éloignés furent très rares et que la situation, florissante au début, devint bientôt précaire. Elle s'aggrava encore au cours des années 1890 à 1894, et ce à un degré tel que Mgr. Pelckmans, qui avait consacré à l'entreprise toute son activité, fut sur le point d'abandonner à son triste sort cette ingrate population.

Mais avant de prendre cette grave décision, Mgr. voulut tenter un dernier et suprême effort.

Le R. P. Edmond dut, pour des raisons de santé, retourner en Europe. Il fut remplacé par le R. P. Vincent, qui se rendit à Adah pour constater si tout espoir était perdu.

Dieu soit loué! les appréhensions de l'envoyé de Mgr. ne se réalisèrent point: l'épreuve à laquelle la Providence avait soumis les vaillants missionnaires, paraissait devoir prendre fin.

Vers le commencement de l'année 1895, les chré-

École de garçons a Adah.

tiens du district manifestèrent de meilleures dispositions, ouvrant enfin les yeux devant l'admirable spectacle de dévouement dont ils étaient témoins depuis cinq ans. Touchés par tant d'abnégation, éclairés soudain par la lumière divine, ils comprirent que le missionnaire ne voulait que leur bien en travaillant à les débarrasser du joug des protestants et des presbytériens. C'était le réveil de la foi qui s'annonçait.

Le revirement qui s'opérait et dont le père Vincent suivait attentivement les progrès, aboutit à un résultat d'une portée considérable: l'école, qui, faut-il le dire, avait été délaissée, se repeupla. Ainsi, le missionnaire pouvait s'attacher de nouveau à son œuvre de prédilection: préparer les jeunes générations à la vie chrétienne.

Pas n'est besoin de démontrer l'importance capitale de cette préparation. Un axiome est au-dessus d'une démonstration. Nous ouvrirons seulement une parenthèse pour rappeler qu'aux Indes, plus qu'ailleurs, on rencontre d'énormes difficultés pour modifier la mentalité de l'homme mûr, et surtout pour extirper ses préjugés d'enfance.

Suivons maintenant le R. P. Vincent.

Tout en s'appliquant à inculquer les vérités fondamentales aux enfants dont le nombre ne cessait de s'accroître, il tâchait de les former aux habitudes de prière et d'assiduité à remplir leurs devoirs de jeunes chrétiens. Puis, il les prépara peu à peu à recevoir le sacrement de Pénitence. Et ce fut ainsi qu'il eut la consolation, grâce à sa science d'évangé-

liste et à son zèle infagitable, de faire, le jour de la Pentecôte de cette même année, la première communion à dix de ses élèves les plus intelligents et les mieux disposés. Jour d'allégresse indicible, qui compensa largement des cruelles déceptions et des amertumes du passé! Touchante cérémonie, qui fit verser des larmes de joie et produisit sur les parents une profonde impression!

C'était un réel succès, précurseur d'autres.

L'exemple des enfants, n'est-il pas vrai, exerce une grande influence sur la famille. Il fut, pour le diligent missionnaire, un puissant facteur pour s'introduire près des parents. Mais, l'action de la grâce dont ils avaient abusé une première fois, se manifesta lentement. Néanmoins, plusieurs adultes purent être admis à la Table Sainte. De sorte qu'il fût distribué, pendant l'année 1898, mille communions aux chrétiens de la seule mission d'Adah.

La conversion devait-elle être durable, cette fois? Des indices qui trompent rarement et des faits des plus significatifs, semblaient corroborer nos espérances. Nous noterons: l'assistance régulière à la sainte messe, — l'attitude édifiante des nouveaux chrétiens pendant les offices, — leur empressement à appeler le prêtre au chevet des malades, — et enfin, l'intérêt, sans cesse croissant, que les parents portaient à l'institution scolaire.

Le missionnaire puisait, dans ces manifestations de fidélité, de précieux encouragements. Quelque chose l'inquiétait encore cependant. Il est difficile, avons-nous déjà dit, d'arracher les Indiens à leurs prati-

ques superstitieuses, et il en reste des traces, même chez ceux qui se convertissent le plus sincèrement. Les en détacher complètement, serait-ce possible, se demandait avec appréhension le pionnier de la Foi?

Si donc la première étape vers le but à atteindre était franchie, une seconde s'ouvrait, moins hérissée peut-être que la précédente d'épines et de ronces, en tout cas, plus lente à parcourir. Un retour aux erreurs du passé ne paraissait plus à craindre; mais marquer le pas, se maintenir dans les positions conquises, ce n'était pas assez: il fallait avancer dans le chemin de la vertu et par conséquent, le déblayer des vestiges de préjugés qui l'encombraient encore.

Nos braves missionnaires s'attelèrent à cette nouvelle tâche. Par leur vigilance toujours en éveil, ils prévinrent les rechutes; par leur grande ténacité et leur patience admirable, ils surmontèrent les derniers obstacles qui se dressaient sur la route. Ce fut long, pénible, ardu. C'est ainsi que plus de sept ans s'écoulèrent avant de pouvoir procéder au premier enterrement religieux. L'opiniâtreté des indigènes, en matière de sépulture, semblait irréductible, tant étaient invétérées les coutumes issues de leurs ridicules croyances quant à la fin dernière.

Ce ne fut qu'à dater de 1897 que le P. Vincent eut réellement de l'espoir dans le succès de sa campagne. Et encore, bien que les parents assistassent au service célébré à l'église pour leur défunt, ils manifestèrent souvent des velléités de s'emparer du corps pour l'inhumer à leur façon. Le père devait parle-

menter; et, s'il n'avait montré de l'énergie et de la fermeté, ils seraient retournés à leurs sottes simagrées. Aujourd'hui, la partie est gagnée; l'opposition a cessé, et les enterrements se font d'après le rituel romain.

De même pour les mariages. Que de difficultés, ici encore! En réalité, le mariage n'était qu'un ignoble trafic entre les parents qui se laissaient guider par leurs seuls intérêts matériels, sans se préoccuper du sort de leurs enfants. Presque toujours, la jeune fille était livrée, ou plutôt vendue, à un jeune homme qu'elle n'avait jamais vu. On ne la consultait point, on faisait fi de ses droits. De là, des unions les plus malheureuses, des scandales sans nom qui affligeaient vivement le cœur du missionnaire. Ses sages avis étaient méconnus; son intervention se buttait aux obstacles suscités par la cupidité la plus infâme, la spéculation la plus éhontée. Mais, vers le milieu de l'année 1898, il se produisit un évènement sensationnel : une jeune fille épousa un jeune homme de son choix, malgré la formidable opposition des parents. Cela fit grand bruit. On eût dit qu'on se trouvait à la veille d'une révolution. Et peu s'en fallut que l'évènement n'ébranlât les bases mêmes de notre entreprise. Heureusement, la fièvre se calma, grâce à la prudente intervention du R.P. dont la voix fut enfin écoutée. Les indigènes finirent par comprendre que les réformes qu'il voulait introduire, avaient pour but leur bonheur temporel et leur félicité éternelle. La situation que nous venons d'esquisser, présentait, certes, des aléas; et, malgré

les résultats obtenus, nos bien-aimés lecteurs pourraient se poser à nouveau la question de savoir si la stabilité de l'œuvre était définitivement assurée.

Nous avons déjà insisté sur les faits favorables à nos espérances. Si nous y revenons, ce n'est pas pour les signaler de rechef, mais pour constater qu'ils ont perduré, et que d'autres circonstances tendent également à raffermir notre conviction. A côté de l'intérêt toujours plus vif que les Indiens portent à notre institution scolaire, nous plaçons la respectueuse et réelle affection qu'ils témoignent au prêtre catholique, bien qu'il combatte impitoyablement les préjugés de leur race et soit continuellement en butte aux calomnies des ministres presbytériens. Ceux-ci ont, en outre, employé tous les moyens pour provoquer la désertion de nos pauvres catéchumènes ; mais, cette fois, ils n'ont pas réussi.

Dès lors, ne nous est-il pas permis d'envisager l'avenir avec une grande confiance? Dieu est avec nous, Il protège visiblement l'œuvre, sinon elle n'aurait pas résisté aux difficultés sans nombre que ses ennemis lui suscitèrent, et notamment à l'infâme trahison des catéchistes que nous avons relatée. Dieu veille donc sur la mission d'Adah, dont il a éloigné les agents de Satan. Des Judas étaient dans la place : mais leur défection produisit l'effet contraire à celui qu'ils en attendaient : ils voulaient notre perte, et ils préparèrent notre salut ! Ils espéraient nous chasser, et nous nous maintînmes plus solidement sur le terrain qu'ils avaient miné pour mieux nous faire sauter. L'intervention divine était manifeste,

Aussi Mgr. Pelckmans n'hésita plus à améliorer les installations primitives de la Mission. Les trop modestes constructions en briques cuites au soleil, qui servaient d'église et de presbytère, furent remplacées par un « bungalow » où trois missionnaires pouvaient se loger. Une des chambres fut érigée provisoirement en chapelle, et la vérandah y attenante, en corps d'église, afin de pouvoir admettre un plus grand nombre de fidèles aux offices. Et tout cela en attendant : car le nouvel asile, bien qu'il fût mieux approprié et plus spacieux que le précédent, ne répondait encore qu'imparfaitement aux exigences de la congrégation dont le nombre de membres devait être augmenté.

Un nouveau projet, réunissant toutes les conditions désirables, fut conçu et adopté. On le fit exécuter sans tarder, et la première pierre de la nouvelle église fut bénite et posée solennellement au mois de Janvier 1897, par Mgr. l'Évêque, assisté de son Vicaire général, le T. R. P. Edouard. Grâce à l'activité et à l'intelligence que le R. P. Vincent déploya dans la direction des travaux, l'édifice s'éleva rapidement et put être livré au culte au mois de Mai de la même année.

La Mission possédait enfin sa première église, dans un centre essentiellement indigène. Le 18 Mai, S. G. entourée de nombreux missionnaires, procéda à la bénédiction solennelle de l'édifice au milieu d'un imposant concours d'indigènes, chrétiens et autres, attirés par la nouveauté de la cérémonie. L'église fut placée sous le vocable de Notre-Dame du Mont-Car-

mel, avec, comme patron secondaire, le glorieux martyr de notre ordre, St. Fidèle de Sigmaringue. Située à quelques pas du presbytère, dans l'enclos de la Mission, elle mesure 50 pieds de long sur 20 de large et appartient au style gothique.

L'église bâtie, le village d'Adah a pris toutes les allures d'une paroisse en règle. La cloche appelle chaque jour les fidèles au service divin, égrenant ses joyeuses notes sur les environs, où elle proclame l'existence d'un Dieu souverain et d'une sainte religion toute de paix et d'amour. Rien ne manque au fonctionnement régulier de la nouvelle paroisse. Chaque dimanche, les confessions sont entendues et la sainte Communion distribuée à un bon nombre de chrétiens. La messe paroissiale est célébrée avec chant et la bénédiction du St. Sacrement clôture dans l'après-dîner le jour du Seigneur, inconnu autrefois au sein de cette population païenne. Les fêtes solennelles de Notre Seigeur, de la Ste. Vierge, de St. Joseph, de St. François sont célébrées avec pompe; et le résultat le plus consolant de notre propagande, c'est de voir tous les convertis s'approcher de la Ste Table. Les efforts persévérants du Père Vincent ont aussi triomphé des difficultés qu'éprouve l'ouïe des indigènes à s'approprier l'harmonie de notre musique. A force de patience, il est parvenu à faire apprendre aux enfants les chants de la sainte messe, ainsi que les hymnes nécessaires pour la bénédiction du St. Sacrement.

A côté de l'église, et comme complément indispensable de toute Mission bien comprise, se dresse

l'école. Les garçons d'un côté, les filles de l'autre, au nombre de 40 à 50 en été, de 80 à 90 en hiver, instruits chaque jour dans la science de la religion, aussi bien que dans les éléments de la lecture et de l'écriture en urdu. Vers le milieu du jour, on leur sert des « chapaties » avec un bon plat de riz, afin de les préserver autant que possible du vagabondage et de l'influence pernicieuse du dehors. L'émulation est entretenue par une distribution annuelle d'habits à ceux qui ont fréquenté le plus régulièrement l'école et observé le règlement. Avant de terminer cette courte notice sur le premier essai d'apostolat auprès des indigènes de notre diocèse, mentionnons quelques chiffres qui donneront une idée d'ensemble des progrès réalisés dans ce centre : 446 baptêmes ont été administrés depuis l'ouverture de la mission, 49 chrétiens ont reçu le Sacrement de Confirmation et le prêtre a pu bénir une trentaine de mariages. Cette année, 1319 communions ont été distribuées. La population des chrétiens et des catéchumènes disséminés dans les différents villages qui se rattachent à la mission peut se répartir comme suit :

	Chrétiens baptisés		Catéchumènes
Adah	71	environ	40
Beer	59	»	35
Seju Kula	30	»	20
Chelitpur	11	»	20
Daoki	15	»	50
Piro Chak	2	»	100
Punj gran	14	»	50
	202		315

École de filles de la Mission d'Adah.

Il importe d'ajouter que plusieurs autres villages païens ont également réclamé le ministère du prêtre, mais que le nombre trop restreint d'ouvriers évangéliques n'a pas permis d'assurer le service comme il conviendrait. Dès qu'un ou deux prêtres pourront être envoyés pour renforcer la congrégation, il n'est pas à douter que l'influence de notre Ste. Religion ne s'étende considérablement aux alentours.

Un petit dispensaire a été ouvert au presbytère : et tandis que le missionnaire essaie de guérir les maladies du corps, il ne néglige pas de baptiser les enfants que les parents païens lui apportent mourants, dans l'espérance que la science médicale du Père en laquelle ils ont une confiance illimitée, les ramènera à la santé. Heureuse confiance qui offre ainsi au vrai médecin des âmes l'occasion de sauver pour l'éternité ces petits êtres qui, sans son concours, n'auraient jamais contemplé la face de Dieu !

Concluons donc qu'étant données les entraves par lesquelles la secte presbytérienne a cherché à enrayer notre œuvre et voire même à l'anéantir, les succès obtenus, eu égard au personnel restreint et à la modicité de nos ressources, nous permettent d'avoir foi en l'avenir. Le même travail qui s'opère à Adah, pourrait s'accomplir dans tout le district de Sialkot, partout où se rencontre cette classe de pauvres gens que Dieu semble avoir voulu appeler les premiers à la connaissance de la sainte religion, si nous disposions d'un personnel plus nombreux et de ressources suffisantes pour établir des écoles et organiser l'enseignement du catéchisme dans tous les villages. Nous

travaillons déjà à préparer les enfants les plus intelligents et les plus aptes à remplir un jour les fonctions de catéchistes, en attendant que notre chère Province nous envoie un renfort d'ouvriers pour défricher, sur une plus grande étendue, le champ évangélique. Et qui nous fournira aussi les moyens de créer un petit hôpital pour recevoir nos chrétiens malades, les soigner et les aider à bien mourir? Pour cette œuvre, non moins que pour l'éducation des filles, le concours de trois ou quatre religieuses serait indispensable. Nous comblerions ainsi une grande lacune dont nous souffrons depuis le début, et à laquelle les circonstances difficiles que la Mission a eu à traverser, n'ont point permis de remédier.

Nous avons le ferme espoir qu'il sera pourvu bientôt à ces besoins. Nos bienfaiteurs, touchés de la profonde misère dans laquelle nos chrétiens gémissent depuis leur enfance, continueront, nous n'en doutons nullement, à nous prêter leur précieux appui sans lequel nos efforts seraient vains.

Vue de l'ancienne chapelle et maison des Missionnaires a Maryabad.

CHAPITRE TROISIÈME.

Fondation de la colonie chrétienne de Mariabad.

En Janvier 1892, Mgr. Emmanuel Van Den Bosch, nouvellement promu à l'évêché de Lahore, faisait sa première tournée pastorale dans les lointains villages du district de Sialkot.

Sa Grandeur constata une situation lamentable. Les missionnaires rencontraient des difficultés excessives et devaient s'imposer les plus lourds sacrifices. Les chrétiens, plongés dans une misère noire, étaient asservis à d'impitoyables propriétaires musulmans. Délivrer ces malheureux de l'oppression sous laquelle ils étaient courbés, leur fournir des moyens de subsistance et pourvoir en même temps à leur instruction religieuse, n'était-ce pas ce qu'il fallait tenter de réaliser au plus tôt?

Mais l'application de cette idée généreuse et féconde exigeait des dépenses considérables auxquelles le budget de la Mission, très réduit à ce moment, ne permettait pas de faire face. Il fallut donc attendre des temps meilleurs, tout en implorant la divine Providence d'en hâter la venue. Les prières du dévoué Pasteur furent exaucées.

Le Gouvernement du Pundjab, ayant colonisé la majeure partie du district de Gujrannala, mit en vente d'immenses terrains en friche. Profitant de

cette occasion extrêmement favorable, Mgr. réussit à acheter, à un prix modéré, un terrain de 175 âcres ou environ septante hectares. On a déjà deviné que son but était de fonder une colonie où il transporterait les malheureux chrétiens de Daoki et leur livrerait ces terres à cultiver. Mais les vues spéciales que la Providence avait sur Mgr. Van Den Bosch, ne lui permirent pas de pousser plus loin l'exécution de son projet. Quelques mois plus tard, il fut appelé, en effet, à l'archevêché d'Agra. Toutefois l'œuvre était créée, et il échut à son successeur, Mgr. Godefroid Pelckmans, de la continuer et de la développer, en un mot, d'en assurer la prospérité.

Il convient de s'arrêter ici un instant pour jeter un regard en arrière sur les débuts de la première colonie chrétienne du Diocèse de Lahore, placée sous la protection de la Très Sainte Vierge, sous le vocable de Mariabad ou ville de Marie. Débuts pénibles, que nous allons tâcher de retracer.

Le 8 Janvier, les RR. PP. Liévin et Engelbert entreprirent le voyage de Mariabad, accompagnés des chrétiens de Niki Daoki, à l'effet de les y installer et de procéder à la répartition des terres. Ces chrétiens composaient le noyau de la communauté catholique formée par les soins du R. P. Engelbert et du fr. Paul dans le 2e centre de mission ouvert en 1889. La pérégrination fut pleine de péripéties. La distance à parcourir n'était rien moins que de 110 milles anglais. On était en hiver, il faisait très froid, et l'aquilon soufflait avec violence. Pour comble d'infortune, une pluie torrentielle avait rendu les chemins impra-

Vue du village de Maryabad.

ticables. Deux nuits se passèrent à la belle étoile ; une troisième dans une étable à chèvres, trop petite pour abriter toute la caravane. Nos chrétiens s'enveloppaient soigneusement dans leurs couvertures traditionnelles et se pressaient les uns contre les autres pour se garantir du froid : mais excessivement frileux, ils eurent énormément à souffrir malgré toutes leurs précautions. De plus, ils durent souvent se priver de nourriture, ne pouvant trouver du bois sec pour préparer leur modeste repas. Les missionnaires eurent, comme eux, leur part de privations et de souffrances. Ils parvinrent cependant à se procurer un « manji » (lit indigène) pour reposer tant bien que mal leurs membres fatigués. Enfin, après six jours de marche, nos courageux pionniers arrivèrent au but de leur voyage. Leur séjour sur le terrain fut de courte durée : le partage des terres terminé, ils durent battre en retraite devant l'impossibilité pour l'Européen de rester dans la jungle, sans être suffisamment approvisionné des choses nécessaires à la vie.

En quittant la colonie, ils promirent aux chrétiens qu'un Père reviendrait bientôt pour habiter définitivement parmi eux. Et, en effet, au mois d'Avril de la même année, les RR. PP. Désiré et Félix arrivèrent pour diriger les premiers travaux. Les tribulations ne leur furent point épargnées dans les commencements. N'ayant pas encore de maison sur le terrain même, force leur fut de chercher un refuge dans un village situé à sept milles, à Khangah-Dogran, où ils purent disposer, pendant deux mois, d'un bangalow du gouvernement, sorte de maison de repos à l'usage

des officiers occupés à coloniser la contrée. A la rentrée d'un de ces messieurs, il fallait nécessairement déguerpir et s'accommoder, tant bien que mal, d'une remise voisine: la sainte Messe se célébrait sur la table même où l'on servait le breakfast et sur laquelle un des missionnaires devait se reposer le soir; car il n'y avait qu'un seul lit, une seule table, dans ce pied-à-terre aussi exigu que mal aménagé. De plus, les habitants du village regardaient nos missionnaires d'un très mauvais œil et refusaient, même à prix d'argent, de leur fournir des victuailles. Dans ces conditions, la première chose qui s'imposait, c'était de construire une maison.

Après bien des pourparlers, on réussit enfin à engager des maçons qui élevèrent un bâtiment d'un aspect très bizarre. Les murs d'environ un mètre d'épaisseur, construits de grosses mottes de terre séchées au soleil, étaient recouverts d'une couche de terre glaise en guise de chaux. La boue tint lieu de mortier. La toiture, selon la coutume orientale, était plate et d'une construction fort simple: un tronc d'arbre renversé sur les murs supportait des branches enchevêtrées sur lesquelles était étendue, une couche d'argile. La maison ne mesurait que 6 mètres de long, sur 6 de large et 2 de haut. Voilà pour les missionnaires.

Quant aux chrétiens, la plupart se taillèrent, c'est le mot, une sorte de cabane dans d'épais buissons dont les branches, comme celles du saule pleureur, retombaient jusqu'à terre. Pour se garantir du froid et de la pluie, ils entrelacèrent ces branches

Un coin de Maryabad.

ches d'herbes, laissant à peine une ouverture pour livrer passage à l'air et à la lumière.

Le tout était entouré de ronces et d'épines pour se défendre contre les incursions nocturnés des chacals et autres animaux rapaces de la jungle rôdant sans cesse, en quête de rapines, pendant l'obscurité des nuits. D'autres se contruisirent un refuge au moyen de pieux plantés en terre et reliés par de de longues herbes recouvertes de boue. Toutes ces demeures avaient un aspect des plus bizarres et rappelaient, par bien des côtés, ces campements nomades des tribus indiennes d'Amérique, perdues dans les savanes.

Nos colons se mirent immédiatement à l'œuvre et défrichèrent les terres propres au labourage. La besogne ne fit point défaut, le terrain étant littéralement couvert de buissons et d'arbustes. Après un séjour de deux mois à Mariabad, les missionnaires, exténués par les fatigues et les privations durent être rappelés à Lahore pour refaire leur santé et reprendre une nouvelle vigueur.

Nous croyons intéressant de placer ici quelques notes historiques sur la contrée.

Mariabad se trouve dans la partie du district de Gujramnala appelée « Bar ». C'est une région plate, couverte de bons pâturages, entrecoupés de buissons et de fourrés d'arbustes rabougris. Il n'est pas rare de rencontrer de vastes marécages, où croît une herbe appelée par les indigènes « panni » et que les pasteurs recherchent pour leurs troupeaux. Au nord de la Bar, on trouve, çà et là, quelques villages pos-

sédant des puits et des terrains labourés ; mais quand on atteint le sud, l'aspect change.

Il est démontré que cette région fut très populeuse et entièrement cultivée, il y a quelques siècles, avant et durant le règne d'Ackbar (1556-1605) ; on lit, en effet, dans les archives du gouvernement, qu'il y avait des puits de 12 en 12 âcres. Mais les révolutions qui ont sans cesse bouleversé le Pundjab, plus exposé que les autres parties par sa position topographique aux invasions des puissances jalouses de la domination de l'Inde, ont nécessairement amené le déclin de l'agriculture si prospère en temps de paix. Peu à peu ces régions, couvertes jadis de villages, se dépeuplèrent. Les traces de cette première prospérité se constatent encore dans d'anciens remparts, où des puits effondrés et des ruines nombreuses attestent l'existence de centres de commerce et d'activité.

Khangah Dogran, là où les missionnaires commencèrent leur vie de labeurs, remonte à cette antiquité. Le village contient en effet la tombe d'Abgah Skah, qui vivait au temps d'Akbar. Il est à présent le siège d'un Tahsildar ou percepteur des impôts, et par conséquent, chef-lieu d'un Tahsil ou canton. Cette localité a pris de grands développements depuis l'ouverture des canaux d'irrigation ; et tout fait prévoir que d'ici à peu de temps, elle deviendra un des centres les plus importants du district. L'on rapporte que les habitants de ce village n'emploient jamais de lits, ils dorment sur la terre nue par respect pour la mémoire d'un faquir (moine hindou), qui pratiqua cette austérité toute sa vie.

Chrétiens indigènes tissant la toile a Maryabad.

Mais revenons à notre colonie chrétienne. Au moment où le R. P. Félix se préparait à reprendre son poste, accompagné cette fois du fr. Constant, une grave et dangereuse maladie le cloua sur son lit et le força de rester à Lahore. En conséquence, le cher Frère dut partir seul. Aussitôt arrivé, il se bâtit une petite chapelle de dix pieds carrés, où, chaque jour, il réunissait les colons pour la récitation du chapelet et la leçon de catéchisme. Son zèle ne connaissait point de bornes : la majeure partie de la journée, sous un soleil brûlant, le frère se trouvait aux champs dirigeant les travaux de ces pauvres gens fort inexpérimentés en fait de culture.

Notre missionnaire ne tarda pas, sous ce climat meurtrier, à être victime de son courage admirable La chaleur intense, l'air corrompu par les miasmes s'échappant des marécages et des champs de riz, affaiblirent tellement sa santé que la fièvre paludéenne l'atteignit. Une forte dyssenterie vint s'y joindre et le réduisit en peu de temps à la dernière extrémité. Un ingénieur anglais, qui passait fortuitement, trouva le frère étendu sous un arbre, en proie à de vives douleurs. Immédiatement, il lui envoya une tente et fit chercher le médecin indigène le plus proche. Le docteur réussit à couper la fièvre, et peu après, le frère fut rétabli. Mais, comme c'est bien souvent le cas aux Indes, pour s'être hâté de reprendre son travail trop tôt, une rechute s'en suivit. Il était couché dans sa tente, lorsqu'un jour une violente tempête de sable la renversa ; le pauvre malade, trop faible, se trouvait dans l'impossibilité de se

dégager. Les chrétiens s'en aperçurent heureusement à temps et le tirèrent de sa critique position. Le courageux Frère n'aurait pu résister longtemps; se sentant de plus en plus mal, il envoya sans tarder un courrier à Lahore pour informer les Supérieurs de son lamentable état; un confrère vint le prendre dans une charrette à bœufs, assez confortablement appropriée pour le transport d'un malade.

Quelques semaines après ces évènements, le T.R.P. Félix, rétabli, rentra dans la mission. Dès que la saison le permit, c'est-à-dire pendant les mois de chaleur et de sécheresse, on s'occupa, en vue de bâtir un village, de fabriquer des briques, travail très simple, consistant à façonner de la boue et à la laisser sécher au soleil. Bien que les ressources du R. P. fussent très restreintes, il put, avec le concours de ses gens, achever avant l'hiver la construction de trente-cinq petites maisons, une pour chaque famille. Faut-il ajouter que les colons s'empressèrent d'abandonner leurs misérables huttes pour des habitations commodes, où ils disposaient de trois chambrettes? Disons enfin que le village fut bâti sur deux lignes parallèles.

Les maisons construites, et les terres défrichées étant réparties entre les différentes familles que l'on avait fait émigrer de Daoki, l'on prévit avec anxieté qu'à bref délai, les limites de la colonie ne pourraient plus répondre à ses besoins. C'est qu'en effet, les enfants des deux sexes, envoyés aux orphelinats de Lahore pour y recevoir une éducation chrétienne, reviendraient un jour, et se marieraient; d'où un

Huttes de Chrétiens indigènes a Maryabad.

accroissement de familles, à l'entretien desquelles il fallait songer. Sa Grandeur, Mgr Pelckmans, désireuse avant tout de consolider cette œuvre éminemment civilisatrice qui arrachait les chrétiens et les catéchumènes au contact et à la dépendance des Mahométans et des Hindous, négocia, à son retour d'Europe, en 1896, l'achat d'autres terrains. Les circonstances servirent à merveille Mgr., cette fois encore ; car des propriétés avoisinant le village furent tout à coup mises en vente. Devant cette occasion unique, il n'hésita pas à faire le sacrifice de près de 50,000 frs. pour doter la colonie de Marie d'une nouvelle propriété foncière de 210 hectares, qui, ajoutée à la première, couvrait une superficie totale de 280 hectares. C'est sur ces terres que peu à peu seront installés les nouveaux ménages qui se développeront sous la bénédiction de Dieu. Plusieurs jeunes gens sont déjà revenus de Lahore et sont de vrais exemples de bonne conduite et de régularité. Ils exercent une influence salutaire sur leurs parents encore très grossiers. Cette influence ne peut manquer d'être décisive avec le temps; car, ainsi que nous le disions en parlant de la mission d'Adah, le travail de la grâce sur les personnes d'un âge mûr est lent et imperceptible. Quoi d'étonnant? Avant de former de parfaits chrétiens de nos pauvres Pundjabis, il faut tout d'abord en faire des hommes.

Et c'est une œuvre lente et qui demande une angélique patience que de les soustraire à cette existence d'apathie, de malpropreté et de désordre qui, si on ne la réforme en ces points, paralyse

complètement toute tentative d'amélioration morale. Ce fut en février 1896 que se conclut le contrat de vente des nouvelles terres. En même temps que le village s'étendait, l'on modifiait l'habitation des missionnaires, de façon à pouvoir y loger commodément les deux pères et le frère établis définitivement dans la colonie. La chapelle provisoire, attenante au presbytère mesurait 60 pieds de longueur sur 12 de largeur. Mais quelle pauvreté à l'intérieur ! Certes, elle était loin de répondre à la dignité des augustes mystères qui s'y célébraient chaque jour. Une simple table de bois recouverte des nappes nécessaires au sacrifice servait d'autel : une statuette de la Ste Vierge et les petites stations du chemin de la croix en constituaient tout le mobilier ! Rien qui pût rappeler les splendeurs d'une église ! Dieu vivait là et nous remémorait le dénûment de Bethléem. Il fallait, cependant, chercher à améliorer ces trop modestes installations ; d'autant plus que le naturel de l'indigène, éminemment impressionnable, a peut-être plus besoin que les Occidentaux d'être frappé par les magnificences du culte et les imposantes proportions d'une église.

Hélas ! comme toujours, en pays de mission, les beaux projets, bien qu'ils soient des plus urgents et des plus nécessaires, sont menacés d'échouer devant la pénurie d'argent ! Le diocèse ayant à faire face à d'énormes frais exigés par l'entretien et le développement des institutions existantes, ne pouvait, surtout après l'acquisition des 210 hectares, songer à s'engager dans de nouvelles dépenses. Les circonstances n'étaient rien moins que favorables. Mais le Seigneur

Groupe de femmes chrétiennes de Maryabad.

n'abandonne jamais ceux qui prient et espèrent. L'évènement confirma à nouveau cette vérité si consolante. La Providence envoya le T. R. P. Edouard, Supérieur Régulier de la Mission, dont l'intervention fut des plus efficaces. Faisant appel à la Province Belge qu'il représente si dignement depuis 7 ans, il recueillit, avec l'aide du T. R. P. Jean-Baptiste, Procureur de la mission, les sommes nécessaires, et prit l'initiative de construire une église digne de ce nom, devenue le joyau de notre mission indigène.

Le 4 Octobre de cette même année, Mgr l'Évêque, accompagné du T. R. P. Edouard, son Vicaire général, vint visiter Mariabad et présider à des cérémonies qui prouvaient, mieux que les plus éloquentes narrations, le zèle avec lequel les missionnaires avaient fait marcher de front, et l'agrandissement matériel du village, et son perfectionnement moral. Il ne s'agissait rien moins que d'administrer solennellement le Sacrement de baptême à 28 adultes et enfants, — de confirmer 16 chrétiens, — de donner la 1e communion à 12 jeunes gens et enfin, de procéder à la bénédiction et à la pose de la 1re pierre de la future église. Toutes ces cérémonies réussirent à merveille, sous les yeux de nos chrétiens et catéchumènes émus. La journée se termina par une représentation de mimique et de musique à l'indigène, pendant laquelle nos chrétiens firent de leur mieux pour égayer leurs augustes visiteurs. On tira enfin un petit feu d'artifice qui laissa dans l'imagination de nos colons un inoubliable souvenir de la fête.

Cependant, à cette époque de la première visite de

Mgr, tout était loin d'être parfait. Bien des choses désirables restaient à accomplir, surtout en ce qui concernait l'assainissement du village. L'absence de puits privait les habitants d'eaux potable et les obligeait de recourir, pour leurs usages domestiques à l'eau boueuse et impure des canaux d'irrigation. Il en résulta des fièvres qui affligèrent parfois le village tout entier. Le T. R. P. Edouard vint généreusement, cette fois encore, au secours des missionnaires ; il ordonna le creusement d'un puits, s'offrant à collecter l'argent nécessaire pour en couvrir les frais. Ce n'était pas chose aisée que de trouver de l'eau dans cette région de la Bar, où la quantité moyenne de pluie annuelle est presque nulle et les chaleurs excessives. Il fallut fouiller le sol jusqu'à une profondeur de 70 pieds avant de rencontrer les nappes souterraines. Aussi, les travaux coûtèrent-ils près de 2000 frs, mais le bien-être dont jouirent immédiatement nos chers chrétiens, dédommagea suffisamment des sacrifices qu'il avait fallu s'imposer. Quant aux conditions dans lesquelles les RR. PP. avaient dû vivre jusque là, il importait de les améliorer encore. La pauvre maison qui les avait abrités pendant plusieurs étés contre les ardeurs brûlantes du soleil, fut remplacée par un presbytère convenable et solidement bâti. Mgr en paya toutes les dépenses, et rendit ainsi le séjour de Mariabad moins funeste pour la santé des missionnaires.

Groupe de Chrétiens de Maryabad. (Hommes)

L'œuvre de Mariabad.

Lorsqu'en 1893, les premiers colons arrivèrent sur ces terres en friche, ils n'étaient qu'une poignée: ils ne possédaient pas même les instruments les plus indispensables pour la culture : ils n'avaient d'autre abri que la voûte des cieux ou les branches des buissons. Aujourd'hui, ils sont 553 formant un village qui peut-être placé au premier rang parmi ceux qui ont surgi sur la ligne d'irrigation alimentée par la rivière Tchennab. Le plus pauvre d'entre les colons possède au moins une paire de bœufs : il y a des familles qui ont jusqu'à dix têtes de bétail, biens acquis par leur travail. Les 280 hectares qui constituent la propriété foncière du village de Marie sont cultivés, les moissons apportent l'aisance et le bien-être au milieu de gens qui, autrefois, ne vivaient que du produit de la rapine ou de l'exploitation du vice.

Quand, il y a six ans le missionnaire planta sa tente sur ce sol sauvage et couvert de broussailles, il se vit en face d'incertitudes et de difficultés qui étaient bien de nature à décourager quiconque n'a pas à sa disposition l'un ou l'autre de ces grands ressorts dont tout gouvernement fait usage pour donner de l'impulsion à ces sortes d'entreprises, savoir : l'argent, le pouvoir et les hommes. Coloniser, c'est bien, mais à condition de disposer de ces facteurs. Or, le pauvre missionnaire ne pouvait compter ni sur l'un, ni sur l'autre. Et il partit cependant, suivi de ses chrétiens misereux qu'il aimait tant et qu'il voulait à tout prix arracher à la servitude de maîtres durs

et inexorables; il s'exila avec eux sur ce coin de terre, pour travailler à corriger leurs vices, en faire des hommes d'abord, des disciples du Christ ensuite: il les emmena ignorants et grossiers et leur dit: Taillez, coupez, défrichez. Et vouant à cette œuvre tout son temps et toute son âme, il réalisa des prodiges. Se faisant tout à tous, il ne dédaigna pas de descendre dans le sillon pour guider les pas incertains de ses colons, il prit la hache de la même main qui lui servait à manipuler le compas. Et tour à tour cultivateur, artisan, ingénieur, médecin des âmes et des corps, car son zèle s'étendait à tous les besoins, il fit sortir un village, plein d'activité, là où pendant de longues années avait régné le silence des déserts; il en dressa les plans, ainsi que ceux de son presbytère et de son église: il éleva, à la gloire de Marie Immaculée, non seulement un tabernacle de pierres pour abriter l'humilité de son Fils, mais mieux encore, il façonna par sa parole et par son ardeur apostolique des tabernacles vivants, où Jésus-Christ est servi, adoré, aimé. Il mit la prière sur des lèvres et dans les cœurs fermés jusqu'alors sous le sceau de Satan. Telles furent les phases par lesquelles passa l'œuvre de Mariabad. L'imperceptible graine, dont la germination fut si lente et si laborieuse, a produit un arbuste vigoureux, vivifié dans tous ses rameaux par la rosée divine. Et nous espérons qu'il deviendra, avec les prières de nos frères et le généreux concours de nos bienfaiteurs, un arbre majestueux dont les branches s'étendront au loin sur toute la contrée environnante, pour l'abriter sous une même foi et la réunir en un

Église et Presbytère de Maryabad.

même culte. Ce sont tous ces évènements si consolants, si pleins encore d'espérances pour l'avenir que Sa Grandeur Mgr Pelckmans et le T. R. P. Edouard entourés d'un nombreux clergé, sont venus célébrer le 8 Décembre 1898, en procédant à la bénédiction solennelle de la nouvelle église dédiée à Marie Immaculée.

Répétons en terminant cet aperçu des travaux d'une œuvre si éminemment apostolique, les paroles par lesquelles le digne et dévoué Pasteur du diocèse résuma les sentiments et les impressions de tous ceux qui l'entouraient en cette mémorable circonstance : « Nous avons toute raison d'espérer qu'avec la bénédiction de Dieu, sous la douce égide de Marie « Immaculée et par vos efforts intelligents et unis, « cette jeune et nouvelle colonie sera un jour la perle « de notre Diocèse et la source de nos plus grandes « consolations. »

Après l'Église, la bâtisse d'une école pour garçons et pour filles s'imposait tout naturellement. Les ressources de la mission ne permettant pas d'entreprendre cette nouvelle fondation, le R. P. Archange envoyé de Sahowala à Mariabad fit un appel à quelques amis d'Anvers, et non sans effet. Un premier secours lui permit de jeter les fondements de l'école et un second d'achever la construction. A ces âmes charitables et dévouées reviennent l'honneur et le mérite d'avoir doté Mariabad d'une belle école, après avoir orné l'église de Sahowala d'un autel, au pied duquel le prêtre et les nouveaux chrétiens ne cesseront de prier pour leurs généreux bienfaiteurs et

bienfaitrices ! Cette école était à peine bâtie que les enfants y affluèrent en très grand nombre.

Sur ces entrèfaites le R. P. Archange fut appelé par ses Supérieurs à Dalhousie pour y remplir les insignes fonctions de Professeur en Théologie auprès des jeunes pères; c'est le R. P. Philippe qui dirige à présent l'importante école de Mariabad avec le zèle infatigable et le dévouement persévérant dont il a fait preuve à Adah.

Groupe de Chrétiens a Sahowala.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Mission de Sahowala.

L'ORIGINE de cette Mission se rattache pour ainsi dire à celle d'Adah. Parmi les nombreux villages qui recoururent aux lumières du chapelain militaire de Sialkot, se trouvaient ceux de Sahowala, de Mampur, de Muma et de Ganjiwali, qui ont formé depuis le cercle d'action dont Sahowala était le centre et où nos missionnaires, quoique toujours sur la brèche, eurent à vaincre autant de difficultés et éprouvèrent autant de déboires qu'à Adah.

Sahowala, situé à onze milles de Sialkot, est un gros village, qui a quelque peu les airs d'une petite ville. Son nom lui est venu d'un riche propriétaire hindou, appelé Saho, qui en est considéré comme le fondateur ; l'histoire ne nous dit pas à quelle date. Environ 13,000 habitants en forment la population qui se compose surtout d'Hindous et de Sickhs, adonnés au commerce et d'un bon nombre de Mahométans, la plupart cultivateurs. Mais le ministère évangélique s'exerce principalement parmi la caste des « churas » qu'on trouve un peu partout et qui, revendiquant le monopole des travaux les plus bas et des besognes les plus serviles, occupe le dernier échelon de l'échelle sociale. C'est parmi eux, en effet, que se recrutent surtout les hommes de peine,

qu'Hindous, Mahométans ou Sickhs emploient dans les différentes branches de leur industrie. Ils sont nécessairement à la merci de leurs maîtres.

Ce fut en 1889 que les premières semences de la bonne parole tombèrent sur ce champ infidèle, dans cette classe qui forme aujourd'hui la communauté chrétienne de Sahowala. Le R. P. Liévin, envoyé à cette époque pour prendre la charge de cette mission naissante, ne fixa point sa résidence à Sahowala même, mais à Gunjiwalu situé à deux milles de là, d'où il visitait les villages environnants. Faute de personnel et à cause de changements survenus dans la mission d'Adah, il dut quitter son poste après cinq mois, pour prendre la direction de cette dernière. Sahowala et son rayon de villages à évangéliser ne furent cependant pas abandonnés. Se multipliant à mesure que le travail augmentait, le R. P. Liévin, tantôt d'Adah, tantôt de Sialkot, continua à visiter les nouveaux convertis, les perfectionnant dans la connaissance de la religion et prodiguant les consolations de son ministère aux malades et aux mourants. Aussi souvent que le permettaient les exigences de la mission d'Adah, dont il avait pris toute la responsabilité, il venait résider plusieurs jours au milieu de ses ouailles moins favorisées de Sahowala; il vivait de leur pauvreté, et s'attachait à fortifier les sentiments de ces convertis encore chancelants dans la foi, et par cela même, appelant toutes les sollicitudes de son zèle. Une situation si défavorable et si préjudiciable au bien des âmes ne pouvait perdurer. L'avenir de la nouvelle chrétienté dont l'accroisse-

ment menaçait d'être à jamais enrayé, réclamait le séjour permanent d'un missionnaire. Exposé à l'action débilitante des vents chauds, surpris souvent par des pluies torrentielles ou arrêté par les inondations de la mousson, le R. P. Liévin, ne disposant que d'une pauvre monture, ne pouvait résister longtemps à la tâche, malgré son courage héroïque.

D'un autre côté, l'importance de Sahowala, tant au point de vue de la population que des relations commerciales, n'avait point échappé aux yeux de Sa Grandeur, qui avait toujours caressé l'espoir de faire de cet endroit un centre d'opérations fécondes. Guidé par ces considérations, Mgr Pelckmans acquit le 24 mars 1897, à promixité du village, un lot de terrain de cinq kamals et trois marlaks. On construisit sans tarder une petite maison comprenant deux chambres pour servir à la fois d'abri au missionnaire, d'école et de chapelle, en attendant que l'on jetât les fondements d'un presbytère et d'une église proprement dite. Ce ne fut pourtant qu'au commencement du mois d'Août, que les deux chambres terminées, deux missionnaires, le R. P. Archange et le frère Constant, furent envoyés pour tirer cette chrétienté de son état de torpeur. Grâce à l'inépuisable charité et à la patience du frère Constant, qui, connaissant la langue, se multipliait auprès des habitants, la confiance renaquit, et, fait capital, l'école se repeupla. Les enfants d'abord, les parents suivront. Car l'enfance, — nous ne cesserons de le répéter — n'est-elle pas la grande ressource du missionnaire pour établir solidement son œuvre ?

L'école étant donc bien fréquentée, le R. P. Archange put s'occuper fructueusement de la jeune génération, à qui il commença par apprendre de nouveau les prières, oubliées hélas! pendant la période difficile qu'on venait de traverser. Mais à peine réorganisée, Dieu éprouva cruellement la mission, et cela au moment où tout semblait promettre un succès rapide. Le frère Constant, brisé par plus de dix ans de travaux continus, surmené en ces derniers temps par la surveillance des ouvriers et les embarras qu'occasionnaient les nouvelles bâtisses, ressentit, vers la fin de Septembre, les premiers atteintes du mal qui l'emporta quelques semaines plus tard. Son zèle avivé par le désir ardent de se dévouer sans mesure à l'œuvre qui lui avait été confiée, lui fit négliger de prendre les soins que réclamait son état. Ce qu'il considérait comme un simple refroidissement se changea bientôt en pleurésie et nécessita son transport à Lahore, où, malgré la science du docteur et les soins des frères il s'endormit dans le Seigneur, le 22 Octobre 1897, emportant avec lui les plus belles espérances. Sa mort enlevait à la mission un auxiliaire très précieux: par sa droiture, par ses manières affables avec les indigènes, il avait su gagner leurs cœurs et leur confiance, et il exerçait sur eux une influence pleine de promesses. Dieu l'a repris, alors que nous le croyions si utile! Mais Il a voulu nous donner, sans aucun doute, un puissant intercesseur qui, maintenant, prie avec plus d'ardeur et veille avec bien plus de vigilance encore sur le troupeau qui occupa toutes ses pensées et absorba

jusque dans ses derniers moments toutes les énergies de son âme. R.I.P. On le remplaça par le frère Martin.

Cependant les travaux qu'on avait entrepris, avançaient rapidement, et le 8 du mois de Décembre de la même année, à la fête de l'Immaculée Conception, Mgr délégua le T. R. P. Dominique, chancelier du Diocèse, pour procéder à la bénédiction de la première pierre de la nouvelle église. Quelques semaines plus tard, le presbytère étant achevé, les missionnaires s'y installèrent; ce qui mit fin à une situation non seulement désagréable, mais défavorable aux progrès des élèves.

Les missionnaires purent affecter aux exigences scolaires tout le bâtiment provisoire et reprendre sérieusement l'œuvre de réforme et d'éducation.

Cet heureux changement amena aussi la création d'un dispensaire qui fit entrer la mission de Sahowala dans une phase bien consolante pour le missionnaire.

Son Excellence, Mgr Zaleski, Délégué Apostolique aux Indes Orientales, avait, en plusieurs circonstances, insisté auprès de Sa Grandeur sur la nécessité d'organiser « l'œuvre des baptiseuses » à l'instar de celle qui a déjà été établie dans le sud de l'Inde. De fait, des obstacles presque insurmontables résultant de croyances de caste et de la condition servile dans laquelle la femme est tenue, enrayaient d'une façon inquiétante le développement des missions catholiques du nord. Le foyer indien reste impitoyablement fermé aux investigations de l'extérieur. Ces foyers emmuraillés par de ridicules préjugés sont trop

souvent, hélas! le théâtre de drames les plus douloureux. Là, de pauvres petits êtres sont étreints par la main froide de la mort avant d'avoir su ce que c'était que de vivre! La grande mortalité des enfants indiens, dont les principales causes peuvent être attribuées au vice, à la malpropreté et à la pauvreté, n'avait pas échappé au zèle vigilant des missionnaires, et le désir de sauver ces petites âmes infortunées les préoccupait vivement. Parfois, leurs tentatives réussissaient; mais comme les occasions étaient fort rares, il fallait trouver un moyen dont l'application pût être généralisée. Quant à heurter de front les funestes préjugés qui enveloppaient la vie familiale, on ne pouvait même y songer.

Les missionnaires avaient observé que l'Indien recourt volontiers aux médicaments, et surtout lorsqu'on les lui offre gratuitement. Ils ouvrirent, dans une des chambres du presbytère, une pharmacie populaire, où ils espéraient attirer la femme indigène, et avec celle-ci, son enfant; car elle ne s'en sépare point. Les débuts furent très difficiles; et dès que l'on sut dans le village que le « padri sahib » s'offrait à guérir tous les maux, la prêtraille musulmane et hindoue s'émut, et défense fut faite aux adeptes d'approcher de la maison. Mais on ne tint pas compte pendant longtemps de cette défense. N'est-ce pas pour l'homme un besoin impérieux et irrésistible que de chercher à soulager et à guérir les maux qui l'accablent ? Et petit à petit, malgré les menaces des faquirs et d'autres personnages de cet acabit, hommes, femmes, et enfants

Dispensaire de Ste-Marguerite a Sahowala.

affluèrent à la porte du frère Martin, répétant la même ritournelle « Padri Sahib ji dawai-Monsieur le Père, des médecines! » Notre bon frère dut s'improviser chirurgien, médecin et apothicaire. Et il opéra des cures merveilleuses, grâce à l'intervention divine et à la foi robuste que les gens avaient en son pouvoir de guérisseur. Car, son officine n'était pas bien riche : du sel anglais, de l'huile de ricin, de l'eau-de-vie camphrée, et c'était à peu près tout!

Plusieurs guérisons réalisées dans les commencements, assurèrent au frère apothicaire une réputation d'habileté qui se répandit au loin. Ce ne fut plus de Sahowala uniquement, où, soit dit en passant, ceux qui avaient cherché à entraver l'œuvre, se laissèrent convaincre tout comme les autres, mais de villages très éloignés que l'on accourut au dispensaire. La « clientèle » s'accrut dans de telles proportions qu'à certains jours, il fut administré des soins et des médicaments à cent personnes. Voici d'autres chiffres: du 1er Octobre 1898 au 30 Septembre 1899, 13,739 personnes ont reçu assistance au dispensaire.

Comme bon nombre de femmes se présentaient accompagnées de leurs inséparables nourrissons, les uns maladifs, les autres mourants, ce fut le moment d'organiser le baptême des enfants « in articulo mortis. » Usant de prudence et d'adresse, le zélé frère, qui, en cette qualité, éveillait moins de soupçon que le « padri sahib » saisit toutes les occasions qui lui furent offertes. Sous prétexte d'administrer des lotions au petit malheureux qui se mourait entre les bras de sa mère, il le faisait passer des ténèbres du péché origi-

nel à la lumière divine de la grâce, sous les yeux des parents et d'autres infidèles qui assistaient, stupides et inconscients, au mystère caché de la régénération. Ce fut ainsi que depuis l'ouverture du dispensaire, du 1er Novembre 1897 jusqu'au 30 Septembre 1899, 376 baptêmes d'enfants « in articulo mortis » purent être administrés. La plupart de ces pauvres petits êtres moururent après leur baptême : quant aux autres, il est fort probable que sur dix baptisés, à peine un seul échappa. Les parents, venant parfois de très loin, ne se souciaient point d'informer le missionnaire, et la constatation officielle des décès n'existe guère en dehors des grandes cités.

Dieu bénissait l'œuvre, et Il la protégeait sans aucun doute en multipliant le nombre de ces petits anges qu'il appelait autour de son trône et dont la prière, s'élevant comme un encens pur, inclinera son cœur à verser sur cette Inde, si peu accessible encore au travail de la grâce, la lumière nécessaire à la conversion. Et par leur intercession, Il fera miséricorde à ces peuplades plongées depuis des siècles dans les ombres du paganisme et de l'erreur.

A côté du dispensaire se trouve l'école qui est en voie de prospérité. Faut-il noter qu'ici encore, on eut à vaincre des difficultés? On devait, en effet, lutter contre l'insouciance excessive des parents, arracher, pour ainsi dire, les enfants au foyer domestique, afin d'obtenir une fréquentation régulière. Contrairement à ce qui existe en Europe, les parents ne viennent nullement en aide aux éducateurs : ils ne s'inquiètent guère de s'assurer si leurs enfants fré-

Église et Presbytère de la Mission de Sahowala.

quentent ou non l'école. L'instruction leur est parfaitement indifférente. Cependant, les bons pères parvinrent à secouer quelque peu cette apathie et à exciter l'émulation par l'appât de récompenses en nature. Ils recueillirent ainsi un nombre de 80 à 100 élèves, auxquels ils enseignaient, outre la lecture et l'écriture en urdu, les notions de catéchisme nécessaires à tout chrétien.

Et cette nouvelle génération bien éduquée, solidement instruite dans les dogmes de notre sainte religion, habituée insensiblement à assister aux offices et à recevoir les sacrements, n'est-elle pas notre plus grand espoir ?

L'exemple des enfants — nous l'avons déjà dit — entraînera les adultes et leur ouvrira les yeux aux aveugles. Ils seront de plus la souche féconde de mariages chrétiens, d'où sortiront des générations de plus en plus imprégnées de cet esprit catholique, qu'il est bien difficile, après tout, d'inculquer à ceux qui ont vieilli dans les erreurs et les vices de l'infidélité.

Vers la fin du mois d'Avril 1898, la construction de la nouvelle église fut terminée. Sa Grandeur Mgr Pelckmans vint au village pour en faire la bénédiction solennelle. L'église, d'une seule nef, est bâtie en style roman, d'une ornementation simple, mais de bon goût. Ses dimensions sont assez vastes pour contenir plusieurs centaines de personnes.

Ce fut un jour de fête, et pour les indigènes : le jour du grand « tamasha ». Cette expression est, dans la langue du pays, synonyme de fête ; elle s'approprie admirablementà tous les évènements qui sortent du

cours ordinaire des choses. Une bénédiction d'église, qu'était-ce donc? A en juger par les apprêts, par l'ornementation de l'édifice, par les guirlandes et les oriflammes décorant les murs, la cérémonie devait être extraordinaire. Aussi, attira-t-elle une foule énorme dont l'attitude respectueuse édifia Monseigneur.

Après la bénédiction de ce nouveau temple élevé à la gloire de Dieu et dédié au divin Cœur de Jésus, le R. P. Archange chanta solennellement la Messe, assisté de ses deux collaborateurs, les RR. PP. Vincent et Philippe.

Cette belle journée les dédommagea des difficultés et des déboires qui avaient assailli leur pénible ministère. Ils entrevoyaient maintenant des résultats pleins d'espérance, et ils pouvaient, tout en faisant monter leur reconnaissance vers le Ciel pour le bien déjà réalisé, regarder l'avenir avec plus de confiance. L'évènement leur apportait l'espoir que le Seigneur accomplirait la promesse qu'il fit à Salomon après la dédicace solennelle du Temple : « Mes yeux resteront ouverts et mes oreilles attentives à la voix de ceux qui prieront dans ce lieu ; car je l'ai choisi et je l'ai sanctifié, pour que mon nom y soit loué éternellement, et que mes yeux et mon cœur y demeurent à jamais tous les jours ! »

CHAPITRE CINQUIÈME.

DALHOUSIE.

§ I. — L'église de Saint-François d'Assise.

Le jour de l'Assomption, en l'année 1894, Mgr Godefroid Pelckmans eut la consolation de bénir, à Dalhousie, la première chapelle catholique bâtie sur les hauts sommets de cette partie des Himalayas confiée, le 25 Novembre 1888, au zèle des Capucins de la Province Belge. Il en avait jeté les fondements en 1889, alors qu'il exerçait les fonctions d'aumônier auprès des troupes anglaises cantonnées en cette région. Cet évènement marquera dans les annales de notre Mission : car, bien que cette église n'ait à l'heure présente d'autre usage que de pourvoir aux besoins religieux des Européens résidant dans cette station pendant la saison chaude, elle est appelée à devenir un centre d'où nous espérons faire rayonner sur la contrée environnante l'action salutaire de notre Ste Religion.

Quelques détails au courant de la plume sur ce coin pittoresque du diocèse. C'est sur une des chaines secondaires des Himalayas, voisine des pics neigeux, que s'élèvent les trois sommets distincts qui forment la station de Dalhousie. Bakhrota, le plus considérable des trois, est à une altitude de 2.512 mètres ;

Terah occupe le centre, à 2.241 mètres ; et Potreyn sur lequel sont construites notre chapelle et la résidence des Pères, clot les limites de cette magnifique station, une des plus saines des Himalayas. Les Anglais ont fait de ce lieu, encore sauvage il y a une cinquantaine d'années, un séjour vraiment enchanteur.

Rien ne saurait rendre le splendide spectacle dont on jouit quand, le matin d'un jour d'automne, on contemple d'un sommet voisin, les trois cimes qui se détachent sur le fond bleu et ensoleillé du ciel de l'Inde avec leurs flancs boisés d'où émergent les gaies et gracieuses habitations des Européens. Le Gouvernement, au prix de dépenses énormes, y entretient tout un établissement militaire, où, pendant les chaleurs de l'été, sont envoyés les soldats malades ou débiles. Toutefois, ceux qui par devoir ou par nécessité habitent cette région toute l'année, ont à souffrir des rigueurs des hivers. C'est ainsi qu'en 1892, la station fut littéralement bloquée sous les neiges, qui, en certains endroits, atteignaient 30 à 35 pieds de hauteur.

Les bâtiments de l'hôpital, du dépôt et des bureaux de l'administration de la garnison s'échelonnent le long des pentes que couronnent les hauteurs de Dalhousie. En 1873, le chapelain se construisit à ses propres frais, sur une petite éminence faisant face à l'hôpital, une modeste demeure, espérant qu'un jour ses moyens pécuniaires et l'intervention généreuse du Gouvernement lui permettraient d'ériger une chapelle pour y abriter Notre Seigneur. Ses désirs ne

se sont point réalisés et la petite maison de Balune a servi jusqu'en 1899, époque où elle fut vendue, tout à la fois de chapelle pour les troupes et de résidence pour le prêtre.

Lorsqu'en 1889, la Province Belge des Capucins envoya au Pundjab une caravane de jeunes missionnaires, Mgr Symphorien Mouard crut bon de les placer dans la station la plus saine et la moins chaude de la mission. Là, ces élèves, pourraient, avec plus de liberté et de facilité continuer leurs études théologiques ; en même temps, ils s'initieraient à la connaissance de l'anglais et s'acclimateraient dans leur seconde patrie. La petite maison de Balune leur fut assignée. Se serrant un peu, tirant parti de tous les coins de l'étroite résidence, nos jeunes apôtres s'estimaient tout de même heureux de goûter les douceurs de la pauvreté séraphique. Bientôt le Seigneur leur ménagea, en ces commencements assez difficiles, une surprise providentielle. Un catholique, M. Berrill, ancien officier de police, vint leur offrir généreusement ses services. Avec un désintéressement parfait, il s'improvisa leur professeur d'anglais. Ses leçons de lecture, d'orthographe et de grammaire, sa conversation agréable et son commerce facile leur aplanirent les aspérités de la langue, et hâtèrent le moment où ils pourraient utilement se dévouer à la mission. Cependant l'exiguïté du local, aussi bien que l'éloignement très considérable du centre de la station civile de Dalhousie, préoccupait Mgr Mouard, et il attendait l'occasion de louer ou d'acheter une maison plus rapprochée. L'aumônier avait d'ailleurs seul

l'autorisation de résider dans les limites de la zone des casernes; et d'un jour à l'autre, le Gouvernement pouvait lui susciter des difficultés. D'autre part, il était urgent pour le bien des catholiques qui n'appartenaient pas au cantonnement militaire, de leur offrir plus de facilité pour remplir leurs devoirs religieux. Il advint qu'une des maisons les mieux situées fut mise en vente; et, au mois de Décembre 1890, grâce aux aumônes de nos amis de Belgique, nous étions à même de l'acheter. Mgr Godefroid Pelckmans, exerçant alors les fonctions de directeur du petit séminaire, de professeur de théologie et de chapelain, indiqua la place où devait s'élever la future chapelle, et la pioche fit sauter aussitôt les premières pierres destinées aux fondements de l'édifice. Travail ardu, s'il en fut, inexpérimentés que nous étions dans ce pays; travail enrayé de toute façon, notamment par l'opposition sourde des francs-maçons de la Municipalité, la mauvaise foi des entrepreneurs, et par les surprises réservées à quiconque veut asseoir un tel bâtiment sur le flanc d'une montagne. M. Berrill, avec l'intelligente collaboration de M. Cameron, protestant, ingénieur au service civil, prit la direction de l'entreprise que le T. R. P. Édouard, actuellement Supérieur Régulier et successeur de Mgr Godefroid, put mener à bonne fin après trois ans et demi. De l'avis de tous, cette petite église, construite en style gothique d'un très bon goût, est la perle de notre mission.

Pensionnat des sœurs de Jésus et Marie a Dalhousie.

§ II. — Le Couvent et le Pensionnat du Sacré-Cœur de Jésus.

Le complément nécessaire de toute paroisse bien organisée est et restera toujours l'école. L'école et l'église s'appellent mutuellement et se complètent. C'est à l'école sous l'autorité de la discipline, que se forme le caractère moral et chrétien des enfants, qui feront plus tard honneur à la religion dont ils reçoivent les divins enseignements. A cette époque surtout, où l'éducation domestique aux Indes est entachée de l'indifférence la plus déplorable sous le rapport religieux, la nécessité d'ouvrir des asiles à la jeunesse s'impose impérieusement à la conscience de ceux que Dieu a choisis pour être les guides et les sauveurs de son peuple. En pays de mission, les jeunes âmes sont à la merci de toutes sortes de doctrines et des exemples les plus pernicieux, si elles ne sont arrachées de bonne heure au foyer de la famille, qui est trop souvent une source de perversion par la divergence lamentable des convictions religieuses du père et de la mère. De plus, les institutions philanthropiques des protestants ou de la franc-maçonnerie, excitant bien souvent l'avarice des parents par l'appât d'une éducation à bon marché, ont avili les mœurs et perdu plus d'un enfant catholique. Mgr se rendit parfaitement compte de cette situation, et conçut le projet d'établir au moins un pensionnat dirigé par les religieuses et destiné à l'éducation des nombreuses jeunes filles résidant en été dans cette station sanitaire.

La coutume de se transporter sur les montagnes pendant les mois de la saison chaude, a pris depuis quelques années une extension extraordinaire, ce qui fait qu'une partie notable de la société anglaise déserte les plaines, amenant en conséquence un fort contingent d'enfants auxquels nous ne pouvions offrir d'asile. Dalhousie n'était pas toutefois absolument dépourvu d'établissement scolaire à l'époque où Mgr projetait l'érection d'un couvent et d'un pensionnat. Les ministres protestants, disposant de grosses sommes d'argent fournies par les sociétés évangéliques, avaient, depuis plusieurs années déjà, ouvert une école dans la loge même des francs-maçons. Forts de leur position, ils exerçaient une sorte de contrainte morale sur les parents catholiques qui se trouvaient dans l'alternative de leur livrer leurs enfants, ou de les voir privés de l'instruction nécessaire. D'un autre côté, le diocèse ne possédant aucune institution de ce genre sur les montagnes, les enfants éduqués dans nos instituts des plaines, et auxquels les parents désiraient procurer un climat plus doux, étaient envoyés dans d'autres diocèses mieux favorisés que le nôtre. Pour combler cette lacune, mais par-dessus tout pour sauvegarder l'avenir religieux de tant de jeunes âmes, Sa Grandeur saisit la première occasion qui s'offrit pour acheter un terrain où l'on pût, avec le temps, bâtir un couvent et un pensionnat. En 1897, le Raja de Cachemire mit en vente à Dalhousie une de ses villas, située à cinq minutes de distance de l'église de St-François. C'était vraiment providentiel: et Mgr n'hésita pas. Il écrivit au T. R. P. Procureur

de la Mission belge et fit un appel ardent à la générosité des bienfaiteurs de Belgique, mais les sommes recueillies se trouvèrent insuffisantes pour couvrir l'achat. Comme l'affaire était de nature telle qu'elle ne souffrait aucun retard et que, d'ailleurs, la Providence semblait si visiblement seconder ses vues, Mgr fit un emprunt et dota la mission d'une belle propriété, voisine des bâtiments d'Alverna.

Il chargea le T. R. P. Eloüard, son Vicaire Général, de raser la maison qui d'ailleurs n'était bâtie que sur des soliveaux pourris et menaçait ruine, et d'en construire une assez vaste pour pouvoir y installer une institution religieuse. Au prix des sacrifices pécuniaires les plus considérables, le couvent fut achevé en l'année 1898 et dédié solennellement au S. Cœur de Jesus. Sans délai, quatre sœurs de la Congrégation de Jésus et de Marie de Lyon, y furent envoyées : les prospectus furent lancés et le pensionnat ouvert incontinent. L'effet fut désastreux pour l'école protestante. La sympathie que le public accorda aussitôt à la nouvelle institution, prouva une fois de plus la confiance que les parents, même appartenant à des confessions dissidentes, ont toujours placée dans l'éducation donnée par nos saintes et dévouées coopératrices, les religieuses. Cette bienveillance paya en grande partie les sacrifices accomplis. Parsis et protestants retirèrent peu à peu leurs enfants de l'école patronnée par la franc-maçonnerie, et, malgré les tentatives désespérées des ministres évangéliques pour sauver les derniers vestiges de prospérité de leur œuvre scolaire, naguère

encore si opulente, elle mourut de sa belle mort et ne se relèvera pas de sitôt. C'est que l'argent (et ce nerf de la guerre ne manque jamais aux sociétés évangéliques) n'est pas le seul ressort vital de ces genres d'institutions, qui requièrent par dessus tout une vie de dévouement et de sacrifice.

Et les parents sont, au demeurant, malgré leurs préjugés religieux, bons juges en cette matière, désirant surtout que leurs filles soient élevées moralement. Le couvent du Sacré-Cœur resta donc seul maître de la place. Naturellement, comme la société qui fréquente en été cette station se compose en grande partie de protestants, il en résulta que la majorité des enfants admises au pensionnat était protestante. Toutefois cet état de choses ne contrarie ni la discipline religieuse de l'établissement, ni l'action bienfaisante que les religieuses désirent exercer sur les enfants catholiques. Car, outre que les chances de conversion sont décuplées parmi ces âmes tendres en qui l'erreur et les préjugés de religion n'ont pas encore poussé de racines profondes, aucun des exercices de piété n'est omis sous prétexte de ne pas froisser les susceptibilités religieuses; côte à côte avec leurs compagnes catholiques, les petites protestantes assistent à la Ste. Messe le matin, à la récitation du rosaire le soir, et d'une même voix, sinon d'un même cœur, récitent ensemble les prières catholiques. Le bien que de telles fondations peuvent réaliser est incalculable. Sans ces asiles où les connaissances nécessaires aux jeunes filles leur sont distribuées avec l'enseignement religieux, et où les

germes de vertu sont cultivés et les racines vicieuses extirpées par la douce et incomparable sollicitude de ces mères spirituelles, que deviendraient ces enfants, dans un pays où Satan, il faut bien le redire, excerce encore sa suprématie sur la majeure partie des âmes?

Chrétiens généreux qui lirez ces lignes, n'oubliez pas les sacrifices que l'érection de ce couvent a coûtés à Sa Grandeur et à son digne coopérateur, le T. R. P. Edouard, Supérieur Régulier. S'il existe et produit déjà des résultats consolants, il est cependant loin de répondre à l'idéal rêvé par Mgr, et reste encore dépourvu de bien des choses désirables pour en faire un pensionnat modèle. Vous avez devant vous un objet digne d'intéresser à la fois, et votre zèle, et votre charité. C'est surtout, retenez-le bien, par les écoles que les âmes sont sauvées, régénérées, christianisées dans tous les pays, mais avec bien plus de vérité encore dans les pays de mission. Et tandis qu'ici les influences perverses du paganisme et de l'hérésie se sont infiltrées dans tous les rapports sociaux et ont envahi jusqu'au foyer domestique, seule l'école catholique se dresse comme une forteresse sous les remparts de laquelle les âmes trouvent une protection efficace contre le flot noir et impur du mensonge et de l'impiété. Partout où elle s'élève, l'école est un phare lumineux et un refuge pour la vertu. Mettez-nous à même d'agrandir cette institution salutaire, et soutenez d'une main généreuse cet asile offert non seulement à la jeunesse catholique, mais aussi à ceux que nous voulons arracher aux

ombres de la mort et éclairer de la vraie lumière. Vous aurez fait une œuvre de salut, méritoire pour la vie éternelle.

CHAPITRE SIXIÈME.

FEROZEPORE

Il n'est peut-être aucune cité dans le Pundjab sur laquelle il existe moins de documents historiques que Ferozepore, encore qu'elle soit considérée comme une des principales villes de la Province. Les seuls vestiges d'antiquité échappés aux injures du temps, sont un vieux fort que l'on dit avoir été bâti par Feroz-Shah, empereur de Delhi en 1387. Il est à présent si complètement en ruines que n'était un monticule couronné d'un mausolée musulman, son souvenir serait enseveli dans l'oubli. Après avoir été successivement occupé par différents maîtres, Ferozepore finit par tomber, en 1833, à la mort de Sadarmi Tuchman et Lunnar au pouvoir des Anglais. Ces derniers toutefois n'exercèrent qu'une souveraineté purement nominale jusqu'en 1837, époque où ils en prirent formellement possession. Un agent politique représentant les intérêts de la Compagnie Orientale des Indes, fut nommé comme chef de la place avec quelques troupes comme escorte.

Les choses en restèrent là jusqu'au moment où éclata la guerre du Pundjab en 1845. Après les sanglantes batailles de Moodhee, Feroz-Shah, Aliwal, livrées contre les Sickhs, mais surtout après l'engagement désespéré de Sobraon, à cinq lieues environ

de Ferozepore, où l'armée sickh perdit 8000 hommes et les Anglais laissèrent 2083 des leurs, les vainqueurs passèrent le Lutley, la nuit même de la victoire, et occupèrent définitivement Ferozepore. L'histoire rapporte que ce combat eut lieu presque au même endroit où Alexandre-le-Grand livra une de ses mémorables batailles.

Depuis lors, la Cité fut occupée par un cantonnement militaire permanent, et un vaste arsenal fut construit pour fournir les munitions de guerre à toute la Province. Inutile de dire que le Gouvernement protestant fit bientôt bâtir une superbe église pour le service des troupes, en majeure partie protestantes, et que les catholiques restèrent abandonnés à leurs propres ressources.

A force d'économies et de sacrifices, le Père Michel-Ange Jacopi finit par recueillir assez d'argent pour se construire une petite résidence et une chapelle des plus modestes. Ceci se passait en 1852. Les choses marchèrent lentement et sans difficultés sérieuses jusqu'à l'explosion de la révolte des Cipayes en 1857. A cette date, le 61e régiment anglais et deux régiments indigènes, le 55e et le 45e, étaient cantonnés à Ferozepore. Les officiers anglais, commandant ces deux derniers régiments, avaient pleine confiance dans la loyauté de leurs subordonnés, quand le 14 Mai, la nouvelle arriva à Ferozepore que les troupes indigènes s'étaient révoltées à Meerut. Ce fut comme une trainée de poudre. Sans perdre du temps, les Anglais dirigèrent les femmes et les enfants des Européens résidant dans la station vers l'arsenal,

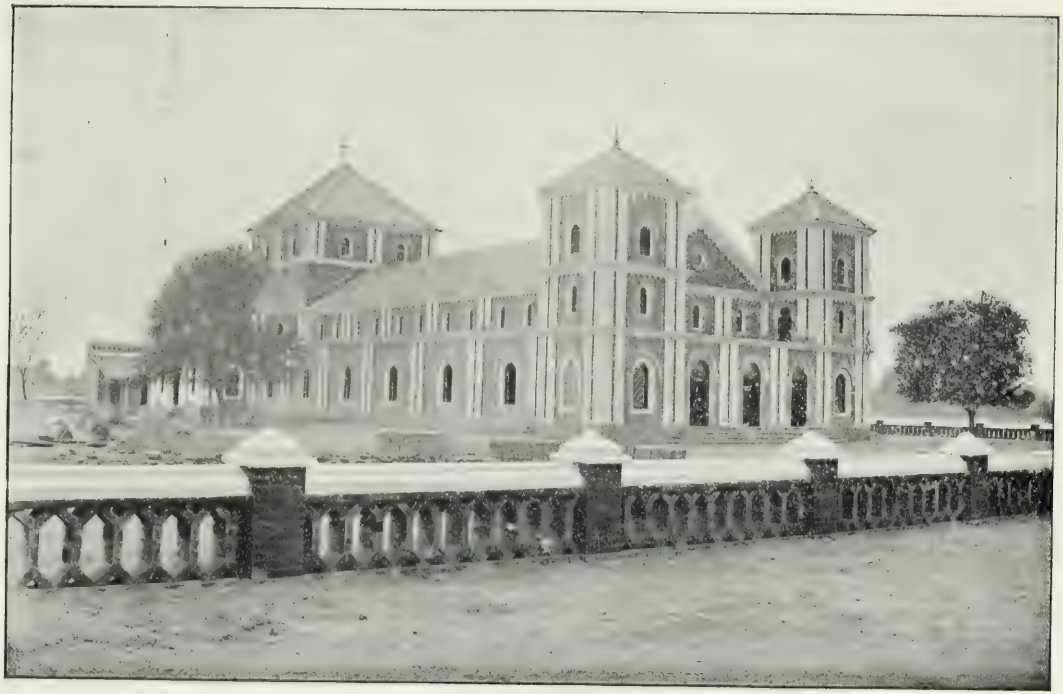
afin de les mettre à l'abri des attaques des rebelles. Ils avaient malheureusement à passer par le camp du 45e régiment d'infanterie indigène qui, dans un premier moment de surprise, ne parut pas soupçonner le but de ce convoi qu'on introduisait dans l'arsenal. Mais cette hésitation ne fut pas de longue durée; et dès qu'il eurent la certitude que les victimes qu'ils avaient en vue leur échappaient derrière les portes de fer, ils tentèrent d'escalader les remparts; ils furent heureusement repoussés par les assiégés. La nuit suivante, le cantonnement européen fut le théâtre de la plus sauvage dévastation.

Les troupes mutinées se ruèrent sur la place, incendièrent non seulement les maisons particulières, mais aussi les bâtiments publics; l'église protestante et la pauvre petite chapelle catholique, fruit de tant de privations, n'échappèrent pas à leur fureur. Le R. P. Sébastien, chapelain militaire d'alors (il vient de mourir à Allahabad plein d'années et de mérites), fit des efforts suprêmes pour sauver des flammes, et sa chapelle, et le St. Sacrement. Mais si soudaine avait été l'attaque qu'il vit en quelques instants son enclos rempli de vrais démons à face humaine, qui mirent le feu à la maison, aux remises, à l'église, et transformèrent l'enceinte en un brasier immense

Aidé de son soldat d'ordonnance qui devint plus tard religieux sous le nom de frère Denis, il tenta à plusieurs reprises de pénétrer dans la chapelle pour arracher aux flammes le St. Sacrement, mais ce fut en vain; ils durent assister, l'amertume et la tristesse dans l'âme, à cette profanation sacrilège, et voir réduire

en cendres ce qu'ils avaient de plus cher au monde. Comment le Père Sébastien échappa à la furie de ces démoniaques, cela resta un fait inexpliqué !

Quand la tourmente révolutionnaire fut apaisée et que la confiance mutuelle se rétablit entre maîtres et subordonnés, le Père Sébastien se mit en devoir de relever de ses ruines le temple bâti au prix de tant de sacrifices. Tendant la main à toute âme de bonne volonté, il quêta sou par sou l'argent absolument nécessaire pour jeter les fondements d'une nouvelle chapelle. Il trouva une assistance des plus efficaces dans le dévouement des soldats irlandais, qui non contents de donner leur obole, offrirent spontanément le travail de leurs mains et s'improvisèrent qui maçons, qui charpentiers, qui hommes de peine pour hâter l'achèvement d'un édifice que leur foi réclamait si ardemment. Mais cette chapelle, construite avec plus de foi que d'art architectural, était condamnée à être rasée en 1880 par le comité des ingénieurs du Gouvernement, chargé du service des bâtiments publics réservés à l'armée. En place et lieu de cette chapelle qui menaçait ruine, les autorités militaires mirent à la disposition de l'aumônier des soldats catholiques, tantôt une des casernes, tantôt le cabinet de lecture où la messe était dite chaque dimanche. Ce triste état de choses dura jusqu'à la fin de l'année 1889. Grâce aux démarches et aux instances répétées du R.P. Medlycott (actuellement évêque) auprès du Gouvernement anglais, ce dernier sanctionna l'érection, aux frais de l'Etat, de la magnifique église dont nous donnons ci-joint la photographie.



Nouvelle église de Ferozepore.

Elle répond complètement aux exigences du culte et peut facilement contenir 800 personnes. Sa Grandeur, Mgr. Mouard, eut la consolation de la bénir solennellement en 1890.

Un nouveau pas dans l'embellissement de cet édifice vient d'être accompli par Mgr Pelckmans. Faisant droit à des pétitions reitérées, le Gouvernement a élevé tout autour de l'enclos de l'église un mur qui en rehausse beaucoup la beauté. De plus, Sa Grandeur est actuellement occupée à bâtir une résidence pour le prêtre et Elle espère la bénir avant la fin de Janvier 1900. Le terrain offert par le Gouvernement touche à l'enclos et le creusement d'un puits aux frais de l'État a permis de commencer immédiatement la construction du presbytère qui sera terminée sous peu.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le Couvent des sœurs de Jésus et de Marie à Sialkot.

Comme le district de Sialkot fut choisi dans les desseins miséricordieux de la Providence pour recevoir les premières semences de la bonne nouvelle, il ne sera pas sans intérêt de dire un mot de cette importante cité, et, à cette occasion de rapporter un fait merveilleux qui se passa dans l'enceinte du couvent des sœurs de la congrégation de Jésus et de Marie, lors de la fameuse révolte des Cipayes.

Sialkot était la capitale de la contrée, il y a plus de 2000 ans. Tahi, qui fut plus tard le chef-lieu de tout le haut Pundjab, à l'époque où les pèlerins chinois visitaient l'Hindoustan, s'élevait au Sud, dans un pays presque désert que le déplacement du cours de la Ravi et le desséchement des canaux ont condamné à la stérilité. Les ruines de l'antique cité se voient encore près du village d'Assasour, au N. E. de la petite colline de Sangal, où l'armée d'Alexandre le Grand remporta une de ses victoires.

Quelques années déjà avant l'annexion du Pundjab par les Anglais, un cantonnement militaire composé de troupes indigènes et de troupes anglaises avait été établi pour surveiller plus facilement la frontière et la capitale des Etats de Cachemire. De cette façon, Sialkot devint peu à peu une des villes

Couvent des Sœurs de Jésus et Marie a Sialkot.

importantes des provinces du N. O., ce qui détermina Mgr Jacopi à y fonder le premier couvent de religieuses pour l'éducation des filles européennes et eurasiennes. Ses projets furent admirablement secondés par l'offre généreuse qu'une famille anglaise lui fit d'une maison avec jardins et dépendances, située à une distance de deux milles environ de la résidence du chapelain. Quatre religieuses de la congrégation de Jésus et de Marie, envoyées d'Agra, prirent possession de la donation, qui, par sa situation solitaire, loin des bruits du cantonnement et de la cité devint un foyer de piété non moins que de bonne et chrétienne éducation.

Dieu semblait l'avoir placée sous sa protection spéciale, ainsi que le prouve un évènement mémorable qui se passa plus tard pendant l'insurrection des troupes indigènes.

C'était en 1857. A ce moment, l'Inde travaillée par un profond ferment de rébellion et de mécontentement contre les maîtres à couleur blanche qui l'avaient subjuguée, sembla échapper pour toujours aux Anglais; leur pouvoir fut sur le point d'être englouti dans une vaste hécatombe de victimes européennes. En comparaison avec d'autres provinces, le Pundjab ne fut point le théâtre de scènes aussi sanglantes et aussi cruelles que celles qui désolèrent les villes de Meerut, Delki, Cawnpor, Lucknow et Farukabad. Grâce à la prompte et énergique action de Sir John Laurence, lieutenant-gouverneur de la Province, le sang ne coula pas en si grande abondance et bien des vies furent épargnées. Toute-

fois, les troupes indigènes de cette partie de l'Hindoustan manifestèrent un grand esprit d'insubordination, et, en plusieurs endroits (1), éclata une révolte ouverte.

Le 2 Juillet de cette année néfaste, à deux heures de la nuit, religieuses et enfants du couvent de Sialkot furent réveillées en sursaut par l'irruption soudaine d'un messager, qui les pressa de fuir à l'instant même et de chercher, dans le fort européen, un refuge contre une troupe de révoltés s'avançant dans la direction de la maison. La Révérende Mère Gonzague envoya aussitôt avis au R. P. Paul, leur directeur et chapelain, qui, à la suite des rumeurs sombres qui circulaient depuis quelque temps, avait heureusement fixé son domicile dans une habitation voisine du Couvent. Quelques moments après, il était au milieu de ses enfants en détresse. Son premier soin fut de placer les vases sacrés en lieu sûr, se réservant le ciboire avec les saintes espèces, qu'il cacha sur sa poitrine, sous ses vêtements. Entretemps, les pensionnaires, en robes de nuit, la tête couverte d'un drap de lit à la façon des femmes indigènes pour mieux dissimuler leur nationalité, commençaient à opérer leur retraite, courant vers les étables pour escalader le mur d'enceinte. Mais leur sortie fut brusquement arrêtée par l'irruption tumultueuse d'une bande de rebelles qui, en un instant, cernèrent toutes les issues du couvent. D'un ton impérieux, celui qui paraissait être le chef, réclama

(1) Notamment à Sialkot.

qu'on lui livrât à l'instant les deux réfugiés qu'il disait être cachés dans l'établissement. Par ces fugitifs, il entendait l'adjudant-militaire et sa femme qui étaient accourus affolés quelques minutes auparavant auprès des religieuses, suppliant qu'on les dérobât à la poursuite des insurgés. Avec un sang froid et une présence d'esprit admirables, la Révérende Mère avait fait placer deux bancs de l'école dans une des remises et avait prié les malheureux de s'y blottir et de s'y tenir cachés le mieux possible. Pour toute réponse, le Père Paul les invita à fouiller la maison et à s'assurer par eux-mêmes de la présence des réfugiés en question.

En un instant, toutes les chambres furent assiégées et mises à sac par ces bêtes humaines altérées de sang, à qui l'insurrection permettait d'assouvir leurs passions ignobles et sanguinaires. Pendant que cette sinistre besogne s'accomplissait ou, pour mieux dire, pendant que cette chasse à l'homme se poursuivait, les réfugiés avaient profité du court intervalle pendant lequel les insurgés essayaient de terroriser les religieuses et les enfants, pour s'échapper et fuir vers le fort ; malheureusement ils ne purent l'atteindre : ils furent frappés mortellement par les balles révolutionnaires, dans leur course à travers les campagnes. Cependant l'heure devenait de plus en plus critique et le Père Paul mesurant d'un coup d'œil toute la gravité de la situation, fit agenouiller les Sœurs et les enfants dans le salon où ils étaient réunis. Privé de tout secours humain, dans un acte de résignation sublime aux volontés de Celui qu'il

portait sur sa poitrine, il s'abandonna, lui et les siens à la garde de son Dieu; il récita à haute voix un acte suprême de contrition que tous répétèrent avec lui, puis se relevant, il leur donna une dernière absolution.

Cette scène touchante à peine terminée, les soldats, trompés dans leur attente, rentrent furieux au salon et somment la Révérende Mère de leur donner tout l'argent qu'elle possède. Très prévoyante, elle venait de distribuer entre les religieuses et les grandes pensionnaires toutes les ressources pécuniaires dont elle disposait, leur disant de les cacher adroitement dans leurs chaussures. Pour toute réponse, la Supérieure se contente de leur passer les clés, les laissant libres de fouiller toutes les armoires. Et poussés pas leur cupidité, ils se répandent de nouveau dans la maison à la recherche de trésors qui pourront, cette fois, les dédommager de leur désappointement. Mais trois d'entr'eux étaient restés avec les prisonniers. Se voyant seuls, ils viennent se poser effrontément devant la Mère et exigent avec menaces qu'elle leur abandonne une des grandes pensionnaires qu'ils désignent de leur sabre.

La Mère Gonzague refuse catégoriquement, et s'attend à ce qu'elle croit être la fin de ce drame, c'est-à-dire à la dernière immolation d'elle-même pour sauver celles qui lui avaient été confiées. Déjà, le canon d'un fusil est braqué sur elle et l'épée d'un autre soldat levée pour la frapper quand Dieu, par une intervention surnaturelle, sauva ceux qui n'avaient point espéré en vain dans sa protection. Le chef de

la bande reparaît dans la salle et fixant les yeux sur le Père Paul, il lui demande d'un ton arrogant ce qu'il tient si soigneusement caché sous ses vêtements. «C'est mon Dieu» répond gravement le saint missionnaire — Ton Dieu! reprend d'un ton sarcastique le bandit, je serais curieux de le voir ». Le Père n'hésite pas. Avec un profond respect et une foi ardente dans la réelle présence de Celui qui protège les faibles, il découvre sa poitrine, prend la sainte piocide et la présente aux regards cupides de l'infidèle. Se penchant pour considérer ce que pouvait contenir le vase d'or, le malheureux recule frappé d'une terreur subite et inexplicable, et à l'instant même, il donne l'ordre de battre en retraite. Qu'avait-il vu dans ce coup d'œil rapide et insultant sur le plus sacré de nos mystères? C'est le secret de Dieu, et nul n'a jamais pu l'éclaircir. Mais ses enfants étaient sauvés.

En quelques minutes, les révoltés s'enfuirent, les uns sur leurs montures et les autres à toutes jambes, de ce lieu que Dieu protégeait si visiblement. Le premier moment de surprise passé, l'on s'organisa pour le départ. Religieuses et enfants descendirent par une fenêtre donnant sur la campagne, aidés par deux fidèles serviteurs chargés de veiller sur les plus petites pensionnaires que la terreur avait comme paralysées, ce qui rendit la fuite plus lente et partant plus périlleuse. Clouées au sol par la peur, les pauvres enfants refusaient d'avancer et les sœurs se virent contraintes de les emporter dans leurs bras. Dieu vint encore à leur aide dans la personne d'un

officier indigène qui non seulement leur indiqua la voie la plus sûre pour atteindre le fort, mais les aida à transporter le précieux fardeau dont elles étaient chargées.

Après une marche pénible et angoissante, la petite troupe pénétra enfin dans l'enceinte du fort. Quelques jours après, entourée d'une escorte de soldats européens, elle fut dirigée sur des chariots à bœufs vers le fort de Lahore, où elle resta sous la garde des troupes anglaises qui commandaient la place.

Le calme étant rétabli dans la contrée, les religieuses et leurs élèves reprirent le chemin de Sialkot et rentrèrent dans cette maison qui leur était devenue si chère par la protection miraculeuse qu'elles avaient reçue du Dieu de l'Eucharistie.

Comme les vieux bâtiments du couvent menaçaient ruine, l'on fut obligé, dans ces dernières années, de les renouveler presque entièrement. Des annexes considérables nécessitées par le nombre toujours croissant des pensionnaires, en changèrent l'aspect primitif. L'institution n'a cessé de donner les plus consolants résultats, tant par les succès que remportent les enfants aux examens publics que par le grand nombre d'âmes qui trouvent dans cette douce solitude tout embaumée de piété, les unes la vraie lumière de la foi, les autres la grâce de tout abandonner pour se consacrer au service de Dieu, toutes enfin une éducation solide et chrétienne pour affronter courageusement les dangers de la vie au sein d'une contrée encore infidèle et hérétique.

ÉCOLE DE MOOLTAN.

CHAPITRE HUITIÈME.

MOOLTAN.

Le Couvent des Sœurs de la Charité et le Pensionnat de Ste-Marie.

MOOLTAN, la principale ville du sud du Pundjab, est située à quatre milles anglais de la rive gauche de la Chenab, sur la grande ligne du chemin de fer qui relie Karachi à Peshawar. 202 milles la séparent de Lahore. Il a été reconnu que Mooltan fut l'ancienne ville du Malli, conquise par Alexandre-le-Grand, lors de sa mémorable invasion du Pundjab, l'an 327 avant J.-C. Elle tomba au pouvoir des Arabes au VIIe siècle, et l'empereur Akbar s'en empara au XVIe siècle. Ranjit Sing. Raja de Lahore, l'arracha aux mains des Afghans et se la rendit tributaire. Ce fut pendant la guerre des Anglais contre les Sickhs (1848-49), qu'elle fut bombardée et prise d'assaut par le général Wish (Janv. 1849) qui rasa la citadelle. Cette guerre amena la complète annexion du Pundjab à l'empire des Indes.

Actuellement un brigadier-général commande la place occupée par un régiment d'infanterie, une batterie d'artillerie européenne et deux régiments indigènes, l'un de cavalerie, l'autre d'infanterie.

Le district de Mooltan a une population de

631,434 habitants, qui se répartit comme suit sur une superficie de 5919 milles carrés : 122, 714 Hindous, 503,963 Mahométans, 2832 Sickhs, 24 Jains, 9 Parsees, 1543 Protestants et 350 Catholiques. La ville de Mooltan compte 74,562 âmes dont 10,297 résident dans le cantonnement.

Il y a une église protestante et un cimetière pour les Européens ; une partie est réservée aux Catholiques. Depuis 1859, un prêtre a toujours résidé dans la station et pourvoit aux besoins religieux des soldats et autres catholiques que leurs relations avec la Société du chemin de fer, ou leurs affaires, retiennent dans cette localité.

Le R. P. Félix, capucin de la province de Venise, y séjourna pendant 19 années consécutives et bâtit le presbytère et l'église actuels, à force de privations personnelles et d'aumônes recueillies par des quêtes continuelles. Grâce au zèle du R. P. Antoine, chapelain depuis 1895, l'église a reçu dernièrement des embellissements notables par le placement de trois nouveaux autels en bois précieux, artistement sculptés. Les magnifiques statues du Sacré-Cœur de Jésus, de la Ste-Vierge, de St-Joseph, et le Crucifix monumental dominant le maître-autel, récemment importé d'Europe, ont donné à l'église un cachet de beauté religieuse qui ne contribue pas peu à exciter la piété et la dévotion.

Une école d'enseignement primaire et moyen pour les enfants catholiques a prospéré pendant dix années, nonobstant les ennuis causés par l'école protestante rivale. Eu égard à l'importance de la

Couvent des sœurs de la charité a Mooltan.

station du chemin de fer et au grand nombre de familles des employés au service de la Compagnie du Nord-Ouest, les supérieurs de la Mission avaient songé depuis longtemps à y fonder un couvent de religieuses destiné à l'éducation des filles. Les ressources trop modiques et le manque de personnel avaient toujours retardé l'exécution de ce projet; Sa Grandeur Mgr Pelckmans, fut assez heureuse de pourvoir le réaliser en 1899. Sa Grandeur avait eu d'autant plus ce projet à cœur, qu'ayant été le pasteur de cette paroisse avant son élévation à l'épiscopat, Elle avait pu mieux se convaincre de son importance capitale pour les progrès spirituels de cette partie de son troupeau. Le bâtiment, construit en briques rouges solidement cimentées, s'étend sur une longueur de 123 pieds, sa largeur étant de 53 pieds et sa hauteur de 23. Les pilliers soutenant les 30 arcades des vérandahs qui l'entourent de trois côtés, et le parapet couronnant la terrasse, lui donnent un aspect imposant et tout oriental qui s'harmonise très bien avec les bouquets de palmiers se dressant majestueusement aux alentours, dans la chaude atmosphère du climat indien. Les Sœurs de Charité de Gand arrivèrent au mois de Janvier de la même année et furent aussitôt installées. Grâce à leur sollicitude maternelle et à leur zèle ardent pour le bien des âmes, il y a lieu d'espérer que les élèves, tant internes qu'externes, qui y reçoivent une éducation soignée, feront un jour honneur à leurs dignes maîtresses et à la Ste Religion à laquelle ils appartiennent. Au couvent, fut annexée

une crèche pour les enfants trouvés ou privés de parents ; à la fête de l'Ascension, trois de ces petits malheureux, âgés de 2 à 4 ans, furent remis aux mains de ces bonnes sœurs qui les adoptèrent avec joie.

Pensez toutefois, chers Bienfaiteurs, au surcroît de dépenses imposé par l'entretien de ces nourrissons abandonnés ; et, si le Ciel vous inspire l'idée généreuse de placer sur la tête d'un de ces petits innocents un modeste revenu annuel pour son entretien et son éducation, n'aurez-vous pas assuré le bonheur de vos âmes en sauvant celle d'un de vos jeunes frères de ces contrées lointaines, qui, sans vous, serait restée la proie de Satan?...

DALWAL.

CHAPITRE NEUVIÈME

La Mission de Dalwal.

Par crainte de tomber dans des redites fastidieuses, nous n'avons pu parler des stations d'Anvutsar, de Jullandur, de Mean Meer, de Sialkot, qui, dans ces dernières années, ont vu leurs chapelles pauvres et dénudées s'enrichir d'autels en marbre et de belles statues en chromo, se consolider par des réparations et s'agrandir dans des proportions assez considérables, sans oublier l'ameublement et les ustensiles servant au culte divin qui, devenus surannés, ont été remplacés par d'autres plus riches et plus décents.

Sur le point de terminer ce rapport, un évènement est venu soudain élargir le domaine d'activité des missionnaires et faire luire de nouvelles espérances pour la prospérité de l'Eglise Catholique dans le diocèse. La divine Providence avait sans doute réservé cette consolation comme récompense des efforts et des travaux de ces dix ans d'apostolat, traversés par tant d'épreuves et marqués de tant de déceptions.

Sans nous y attendre le moins du monde, une députation d'un gros village nommé Dalwal et situé dans le district de Jhelum, s'est présentée spontanément à Lahore au mois de Juin dernier. Abdullah Khan, Raja honoraire et son frère Faizullah Khan,

tous deux chefs de l'endroit, étaient à la tête de la députation. Ils venaient, au nom des Mahométans et des Hindous de Dalwal, supplier Sa Grandeur de vouloir envoyer quelques prêtres pour y fonder une école d'enseignement supérieur, dont ces derniers auraient toute la direction: ils la priaient en même temps d'ouvrir un dispensaire et un hôpital pour les malades, laissant toute liberté aux Pères de prêcher la religion chrétienne, et même de bâtir une église pour ceux qui voudraient embrasser ce Catholicisme. L'on s'attendait d'autant moins à une pareille démarche qu'il n'y avait qu'une année à peine que cette région avait été annexée par la Sacrée Congrégation de la Propagande au diocèse de Lahore. Des ouvertures avaient été faites depuis quelques années par le Préfet Apostolique de Cachemire et de Kafiristan à l'évêque de Lahore pour céder au diocèse une petite partie de son territoire évangélique, situé sur la rive gauche du Jhelum. Des négociations furent ensuite entamées avec Rome, mais ce ne fut qu'au mois de Mars 1898 qu'elles se terminèrent par la cession de cette partie du district de Jhelum, comprenant la chaîne de montagnes connue sous le nom de Salt Range ou montagnes de sel.

C'est sur ces hauteurs qu'est située Dalwal, à une altitude d'environ 2000 pieds. Sur un plateau très salubre — et très fertile lorsque les pluies sont abondantes,— s'élèvent les constructions irrégulières de cette petite cité très ancienne et célèbre dans le passé, mais tombée dans l'oubli, comme tant d'autres à la suite de changements de gouvernement.

Sur les Rocs de Dalwal.

L'on y montre encore le palais, assez bien conservé, que le généralissime des armées de l'empereur Akbar, né dans cette localité, s'était fait construire; ce qui atteste l'importance de la place à cette époque.

Mais revenons à notre sujet. L'instigateur de cette démarche auprès de l'évêque de Lahore était surtout le neveu du Raja qui, depuis cinq ans, avait embrassé la religion catholique dans la Préfecture Apostolique de Cachemire et qui s'est toujours distingué depuis par une foi ardente et un sincère désir d'arracher ses compatriotes aux ténèbres de l'infidélité. Sa Grandeur était absente quand la députation arriva; et, comme Elle ne devait être de retour dans sa ville épiscopale qu'après quelques mois, ils rédigèrent une pétition en due forme, qui fut envoyée aussitôt à Monseigneur à Dalhousie. Cet évènement inattendu causa la plus grande joie au cœur de Sa Grandeur. Elle en apprécia aussitôt les conséquences. N'ouvrait-il pas, à la propagation de notre sainte Foi, de nouvelles perspectives? Et les circonstances ne semblaient-elles pas présenter plus de garanties de réussite qu'ailleurs, et notamment que dans la Mission de Sialkot?

Mais nous avions tout d'abord à nous assurer des dispositions favorables et amicales de ce peuple, ainsi que des motifs de la confiance qu'il avait en notre système d'éducation et dans la moralité de notre enseignement. Ensuite, nous avions à tenir compte de ce que le travail des missionnaires avait été, jusqu'alors, comme invinciblement circonscrit parmi les gens des plus basses castes, le rebut pour ainsi dire

de la société indienne ; et il en était résulté que tout accès auprès des castes supérieures nous avait été entièrement interdit, parce que celles-ci ne veulent en aucune façon avoir des rapports avec celles-là. Tandis qu'ici, c'était la classe dirigeante qui venait vers nous pour nous confier ses enfants, et cela sans faire la moindre réserve, ni la moindre objection, même à l'enseignement de notre Sainte Foi dans l'école ! Bien que les parents ne demandassent point ouvertement d'entrer dans l'Eglise Catholique, c'était déjà beaucoup qu'ils accordassent aux missionnaires la plus grande liberté d'enseigner le catéchisme et de faire de leurs enfants des êtres bons et moraux. Ce qui engagea en outre Sa Grandeur à répondre à leur appel, c'est que Faizullah Khan, le frère du Raja, offrait gratuitement un vaste terrain pour y bâtir d'abord un établissement d'enseignement supérieur, ensuite une habitation pour le prêtre, une église et un couvent pour religieuses. A ce dernier, on demandait en outre qu'il fût annexé un dispensaire et une école pour filles. Toutefois, avant de prendre une décision définitive, Sa Grandeur s'inspirant des conseils d'une grande prudence, députa deux Pères pour aller visiter l'endroit et se rendre compte par eux-mêmes des dispositions des habitants.

Les RR. PP. Léon et Vincent de Ninove partirent pour Dalwal et après un voyage de quatre jours, rédigèrent le rapport suivant :

« Monseigneur,

« Nous présentons respectueusement à Votre Grandeur le rapport ci-inclus, sur notre mission à Dalwal. Le 3 Juin, nous quittâmes Lahore et après dix heures de train nous atteignîmes Khewra, station terminus d'une branche du chemin de fer de la Compagnie du Nord-Ouest, s'arrêtant juste au pied de la chaîne des montagnes de sel, et nous arrivâmes avec nos montures à Dalwal le jour suivant. Le village est distant de Khewra d'environ 16 milles et 20 milles de Pind-Dada-Khan. Le chemin n'est rien moins qu'aisé, courant le long de montagnes, de rocs, et bordant parfois des précipices profonds. Toutefois en certains endroits, la route traverse des plateaux riants, d'un caractère vraiment pittoresque qui contraste agréablement avec l'aspect ordinairement sévère des montagnes environnantes. Choha, Saidan-Shah et Qatas peuvent être cités comme exemples d'oasis dans ces montagnes nues et sauvages. Qatas est célèbre par une source d'eau suintant d'une manière imperceptible à travers le roc et qui n'est jamais à sec, ce qui fait qu'elle est considérée par les habitants comme ayant la propriété de purifier les âmes. Cette sotte croyance a fait de cet endroit un lieu de pèlerinage, qui attire chaque année, au mois d'Avril, près de 10000 personnes venant de toutes les parties de l'Inde, même du Bengale, de la Chine, du Cachemire et de l'Afghanistan, toutes avides de boire de ces eaux prétendument salutaires et de s'y plonger.

« Le village de Dalwal est pittoresquement situé sur une petite éminence au milieu d'un plateau bordé de deux côtés par des chaînes de montagnes peu élevées. Bien que la hauteur de l'endroit varie de 2 à 3 milles pieds au-dessus du niveau de la mer, il n'y a pourtant pas de difficultés à se procurer de l'eau potable; nous vîmes en effet plusieurs puits au moyen desquels les champs d'alentour sont irrigués. Le climat ne laisse rien à désirer; et, malgré les chaleurs de l'été, le besoin de « punkhas » pendant la nuit ne se fait pas sentir. Durant le jour, la chaleur n'est nullement déprimante comme dans la plaine; et, si l'on construisait une maison dans le genre de celles que l'on bâtit dans les contrées plates, nous croyons que l'on pourrait même facilement se dispenser du luxe des « punkhas. » Le thermomètre dans la chambre que nous occupons et qui est exposée des quatre côtés aux rayons du soleil, ne marque pas plus de 93° Farenheit. Les gens nous disent que jamais une épidémie n'a fait son apparition à Dalwal. La culture des terres est portée à un haut degré de perfection, et l'on peut y récolter toutes les céréales des plaines. Raisins, amandes, grenades, semblent être en abondance. Il est possible de s'y procurer de la viande de mouton à un prix modéré.

« Dalwal se compose d'une population d'environ 5000 habitants, Mahométans et Hindous. Le chef du village, qui est en même temps considéré comme le premiers du canton de Pind-Dada-Khan, est aussi le chef de cette tribu de Rajpoutes qui s'est établie, il y a longtemps, sur les montagnes de sel. D'origine

Le Raja de Dalwal et sa Famille.

hindoue, ils embrassèrent l'islamisme sous le joug de leurs oppresseurs. Le Raja est reconnu pour sa loyauté envers le gouvernement britannique. Ses ancêtres, ainsi que le prouvent plusieurs documents qu'il nous montra, ont rendu en maintes occasions des services signalés aux Anglais. La tête de cette famille a le privilège de porter le titre de Raja, bien qu'actuellement son autorité n'ait plus qu'un caractère purement nominal et honorifique. C'est grâce surtout à son influence que nous fûmes reçus, et le terrain dont nous pourvons disposer est un don gratuit du frère du Raja.

« Il y a, à l'école primaire du village, 115 enfants. Dalwal est entourée de nombreux et populeux villages : plusieurs forment une agglomération de plus de 3000 habitants ; tous sont situés dans un rayon de trois milles de distance, offrant ainsi au travail apostolique un champ fécond et plein d'espérances. Les dispositions actuelles des habitants de Dalwal paraissent ne devoir présenter aucun obstacle sérieux à la prédication de la vraie Foi. Ils nous font entendre, en effet, que nous sommes entièrement libres de bâtir une église près de l'école. A l'objection que nous leur faisions qu'il était impossible pour nous d'y tolérer l'enseignement de leurs doctrines religieuses, ils répondirent que nous aurions carte blanche sur ce point, leur seul désir étant de voir donner à leurs enfants une solide éducation morale et scientifique.

« Les gens ont un caractère de simplicité que l'on pourrait attribuer, peut-être, à l'absence de tout con-

tact avec les Européens. Nous n'avons constaté aucun signe d'indigence parmi eux ; tous sont habillés décemment, et partout se révèlent les indices d'une aisance relative, si rare parmi les indigènes des campagnes.

« Inutile de dire que la réception dont nous fûmes l'objet, fut tout à fait cordiale. Ils rivalisèrent pour nous procurer toutes les facilités qu'il était en leur pouvoir de nous donner. Ils nous reçurent à la station de Khewra avec chevaux et mules pour nos bagages. Arrivés à destination, ce fut à qui nous offrirait une chambre pour loger. Nous choisîmes naturellement l'hospitalité du Raja qui avait aussi pensé à notre repas, auquel nous fîmes grand honneur.

« Remis de nos fatigues, nous visitâmes le village et les trois différentes parties de terrain dont le choix nous était offert par le frère du Raja. Nous prîmes celle qui nous parut le mieux répondre au but que Votre Grandeur poursuit. Le terrain comprend trois acres et est situé à un demi mille des habitations du village, dans une plaine fertile et unie. La propriété en a été immédiatement transférée au nom de Votre Grandeur, sans autre condition que celle d'y ériger une école anglo-indienne pour l'enseignement primaire, moyen et supérieur. Votre Grandeur reste donc entièrement libre de bâtir dans la suite n'importe quelle construction qu'Elle jugera convenable, selon les circonstances et les besoins de cette nouvelle mission. Ils promettent, de plus, d'observer fidèlement leur engagement de fournir les matériaux nécessaires pour la bâtisse, ce qui, à l'exception du

bois, présente d'ailleurs peu de difficultés, la pierre et la chaux étant extraites sur place. Si un missionnaire était envoyé, l'on pourrait commencer les travaux sans delai, et Faizulla-Khan met à notre disposition une maison à double étage, en attendant que l'école et le presbytère soient terminés.

«Comme vous le voyez, Monseigneur, par ce rapport succint, les circonstances favorisent à merveille, dans ce coin encore inexploré et pour ainsi dire nouveau du diocèse, l'établissement d'une mission qui fait espérer les plus beaux résultats. Nous joignons ci-inclus l'acte de transfert de propriété ; il ne restera plus à Votre Grandeur, si Elle accepte la proposition, qu'à faire enregistrer le titre au Bureau d'enregistrement à Pind-Dada-Khan, après avoir endossé l'acte et apposé sa signature, ainsi que celle de deux témoins.

« Nous sommes heureux de nous dire,

de Votre Grandeur,
les humbles serviteurs
Frère Léon, o. c. et
« Frère Vincent de Ninove. »

En recevant ce compte rendu des observations des missionnaires, Sa Grandeur n'eut rien de plus à cœur que de hâter l'exécution du projet. Dès qu'Elle put descendre des montagnes, Elle se rendit sur ce champ d'action que la Divine Providence venait d'ouvrir inopinément à son zèle, afin de prendre les derniers arrangements, tant pour l'acceptation du don généreux du frère du Raja que pour le choix

définitif du lieu où s'élèverait l'école. Car de l'avis de son Conseil, Monseigneur s'était décidé à prendre possession sans tarder de ce nouveau centre de mission.

La nouvelle que l'évêque allait visiter Dalwal, combla de joie les habitants, et ils ne négligèrent rien pour faire honneur à leur auguste visiteur. Le Raja, accompagné de son frère, descendit jusqu'à Khewra pour recevoir Sa Grandeur à la gare. Un palanquin, richement orné, avait été préparé pour la transporter sans trop de fatigue le long des côtes abruptes qui mènent à Dalwal. Six chevaux que le Raja avait gracieusement mis à la disposition de la suite de Monseigneur, formaient la garde d'honneur, et c'est dans ce gala que le cortège fit son entrée à Dalwal. Les principaux Hindous et Mahométans du village vinrent au-devant de la caravane, et présentèrent leurs hommages et leurs remerciements aux personnages distingués qui daignaient les honorer de leur visite. L'accueil bienveillant et respectueux de la population charma au plus haut point Sa Grandeur et lui fit concevoir les plus belles espérances pour son avenir religieux.

Le seul et unique désir des habitants pour le moment, tendait à ce que Monseigneur voulût bien doter le village d'une école supérieure, placée sous la direction des missionnaires. Monseigneur y acquiesça; il fit remarquer toutefois que les trois acres de terrain pouvaient à peine suffire pour réaliser leur projet, puisqu'ils réclamaient en outre un hôpital et un dispensaire. L'objection produisit son effet, et,

Nouvelle École de Dalwal.

séance tenante, le frère du Raja porta la donation primitive de 3 acres à 13, ou environ 4 hectares. Après avoir arrêté toutes choses pour l'érection de l'école, Monseigneur redescendit à Lahore ; et son premier soin fut d'envoyer de R. P. Antoine et le cher frère Maur pour surveiller la construction et prendre ensuite la direction de l'établissement. Les travaux furent poussés avec tant d'activité et les bonnes gens de Dalwal secondèrent si efficacement les missionnaires, que l'école, dont une partie devait servir de résidence au Père et au Frère, fut achevée au commencement de 1900 ; Sa Grandeur la bénit le 16 Janvier.

Dès que les prospectus furent lancés, l'ancienne école de Dalwal se ferma et la nouvelle s'ouvrit avec un contingent de 178 enfants. Tout consolant qu'était ce résultat matériel, il ne pouvait satisfaire complètement Sa Grandeur. Sans doute, l'institution allait préparer et assurer le salut des jeunes âmes : mais les autres, celles des adultes, continueraient-elles de suivre la voie où elles s'étaient engagées et qui les conduirait aux abîmes ?

Dieu ne tarda pas à venir en aide à Monseigneur, et cela pas une conversion aussi importante qu'inattendue. Il convient d'en narrer les circonstances.

Le frère du Raja, Faizulla-Khan, avait été invité par Sa Grandeur à venir à Lahore pour les fêtes de Noël. Il assista, avec son neveu converti au catholicisme, à la messe de minuit. La splendeur des cérémonies pontificales, le recueillement et la piété qu'il remarqua chez le peuple, — toutes choses si différentes de ce qu'il avait vu jusqu'alors, — l'impres-

sionnèrent si profondement que, sans pouvoir définir ce qui se passait en lui, il vint le lendemain trouver Sa Grandeur. Selon la coutume d'aborder les personnes d'un rang élevé, il Lui présenta un plateau couvert d'oranges, de raisins, d'amandes, de bananes et d'autres fruits, se prosterna jusqu'à terre et demanda humblement que ses enfants pussent être reçus dans la religion de Sa Grandeur. « Quant à moi, ajouta-t-il, je suis trop vieux et trop indigne d'un si grand honneur ; pourvu que les miens deviennent chrétiens, je mourrai heureux et content. »

Sa Grandeur le relevant avec bonté, l'engagea à persévérer dans ses sentiments et doucement, lui fit comprendre qu'il lui incombait tout d'abord de donner le bon exemple à ses enfants et partant, qu'il était de son devoir de devenir un fervent chrétien.

Rassuré par ces paroles encourageantes, il pria Mgr de le faire instruire dans la vraie religion. Il n'y avait pas à douter des dispositions de Faizulla-Khan, et Mgr s'empressa de le confier à la direction du R. Père Antoine pour le préparer au baptême.

Lorsque cette conversion sera un fait accompli, nul doute qu'elle ne produise un effet salutaire sur les habitants de Dalwal ; car, comme sa famille est la plus influente de l'endroit, l'exemple venant de haut aura un action décisive sur les autres.

Que le Seigneur daigne réaliser nos espérances ; que Sa lumière puisse luire et Son règne s'établir, là où, pendant de longs siècles, ont prévalu les ténèbres et la tyrannie de Satan !

Les Élèves de l'École de Dalwal.

FIN

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
A nos chers bienfaiteurs . . .	5
Les Fondateurs du diocèse. . .	7
Mgr Symphorien Mouard . . .	7
Mgr Emmanuel Van den Bosch .	11
Mgr Godefroid Pelckmans . .	15
CHAPITRE PREMIER.	
Lahore	17
§ I. — La pro-cathédrale de l'Immaculée Conception	17
§ II. — L'Orphelinat et le couvent des Sœurs de Jésus et de Marie.	20
§ III. — L'Orphelinat de S. François d'Assise	27
§ IV. — Le Couvent des Sœurs de la Charité de Jésus et de Marie et l'Orphelinat de St. Joseph .	38
§ V. — L'école et l'église de Saint Antoine de Padoue	48
§ VI. — Le dispensaire de Sainte Élisabeth de Hongrie . . .	56
CHAPITRE SECOND	
Mission d'Adah	62
CHAPITRE TROISIÈME.	
Fondation de la colonie chrétienne de Mariabad	77

CHAPITRE QUATRIÈME.

Mission de Sahowala 93

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dalhousie 103

§ I. — L'église de Saint François d'Assise 103

§ II. — Le Couvent des Sœurs de Jésus et de Marie et le Pensionnat du Sacré-Cœur 107

CHAPITRE SIXIÈME.

Ferozepore 113

CHAPITRE SEPTIÈME.

Le Couvent des Sœurs de Jésus et de Marie à Sialkot 118

CHAPITRE HUITIÈME.

Mooltan 125

Le Couvent des Sœurs de la Charité et le Pensionnat de Sainte Marie. 125

CHAPITRE NEUVIÈME.

Mission de Dalwal 129

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BX 3146 .I5 D58 1900
SMC

Dix annbees d'apostolat
au Pundjab (Indes
AZD-4356 (mcih)